

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



**Les Celtes : anciennes controverses,
nouvelles hypothèses**

Myriam Philibert

F é v r i e r 2 0 1 9

Les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses



Myriam Philibert (Thierry E. Garnier)

Qui sont les Celtes ?

Toutes les théories, y compris les plus farfelues, courent à propos de la question celtique. Les Anciens et les modernes disputent à son propos. Pouvons-nous apporter quelques lumières sur le sujet ? Doit-on d'ailleurs employer le présent ou le passé ? Actuellement, il y a trois grandes écoles qui défendent leur thèse à ce propos : l'école allemande qui privilégie l'archéologie, l'école italienne l'histoire et l'école anglaise qui soutient, entre autres, un celtisme « atlantique » avec navigation sur l'océan. Tout le monde reprend, plus ou moins, les mêmes concepts avec des variantes en fonction de sa sensibilité. Les mots se bousculent : indo-européen, celte, gaulois, breton et d'autres encore, jetés au vent, galvaudés et finalement vidés de leur essence. Qui étaient ou qui sont les Celtes ? Et les Gaulois alors ? César découpe le paysage pour qu'il colle à son épopée... Et des générations d'historiens reprennent à l'unisson ses vues. Le mot « celte » recouvre-t-il une ethnie, une langue, une culture ? Certains chercheurs déniaient le terme « d'invasion » à propos des Celtes. Peut-être est-il un peu brutal, barbare, voire excessif. Cependant à l'inverse, des intrusions individuelles ou familiales sporadiques ne sauraient conduire à un total bouleversement linguistique. L'acculturation appauvrit le faible et renforce la domination du plus fort. Aujourd'hui, selon ce précepte, l'Europe entière parlerait basque ! Voici la langue la plus anciennement attestée et préservée. Reconnaissons

qu'aucun mouvement de population ne semble quantifiable de façon assurée, en dépit de fouilles toujours plus nombreuses. Du coup, selon sa réceptivité, on penche pour l'invasion ou bien pour l'intrusion, à la fois pacifique et minimaliste. Ainsi, dans le Midi de la France, tous les sites sont fortifiés ; force est de reconnaître qu'il y a de la guerre dans l'air. Des têtes coupées s'affichent aux portes des remparts pour appeler à la raison l'ennemi potentiel, qui sommeille dans le voisin, niché sur la colline d'en face.

Le mot « celte » demeure excessivement ambigu dans la mesure où il s'applique communément à deux réalités distinctes dans le temps et définies de manière différente. D'abord, les Celtes sont des populations d'origine indo-européenne, apparues à la fin de l'âge du bronze final ou au début de l'âge du fer, et qui ont constitué des groupements ou des royaumes plus ou moins éphémères au cours des cinq siècles avant le début de notre ère. Nul n'est capable de clarifier leurs racines. Ils appartiennent à cette mouvance indo-européenne, que l'on ne peut, elle non plus, circonscrire avec précision. Comme ils sont présents dans une large part de l'Europe, à des époques variées, la confusion s'installe. Les sites éponymes, comme Hallstatt ou La Tène, ne peuvent avoir la prétention de livrer un berceau du groupe.

Puis, il y a confusion avec les Celtes actuels. Ici, il n'est plus question d'ethnie ou de clans et tribus, mais uniquement de langue. Dans la réalité, seuls les Bretons, les Gallois, une partie des Irlandais et des Écossais parlent des dialectes issus d'une langue celtique originelle, formée au cours de l'âge du fer : le gaulois. Quant à la langue celtique, on en connaît les dialectes actuels encore parlés, la poésie médiévale et quelques inscriptions archaïques, en gaulois essentiellement, trouvées en Gaule préromaine ou romanisée. L'élite se refusait à écrire et tout l'enseignement était oral. Par ailleurs, la langue celtique est venue recouvrir d'autres idiomes, certains indo-européens, d'autres pré-indo-européens, voire proto-indo-européens. Le résultat de tous ces mélanges, fondés sur des racines reconstituées par des linguistes, dont les opinions divergent parfois, a donné une splendide tour de Babel. Tous ne s'accordent pas sur l'origine réelle des racines les plus usuelles.

La question de l'ethnie celte, elle aussi, fait couler beaucoup d'encre. Adieu l'anthropologie traditionnelle, les dolichocéphales et les brachycéphales, les méditerranéens graciles, les alpins ou les grands nordiques. Place à la génétique. Saura-t-elle résoudre toutes les difficultés ?

Quelques définitions

Le terme de Gaulois (*Gallus* en latin) a été donné par les historiens et poètes romains aux habitants de la Gaule, dont le territoire correspond plus ou moins à la France, la Belgique, la Suisse d'aujourd'hui (Gaule transalpine) et au nord de l'Italie (Gaule cisalpine). Ici le sens est restreint. L'Allemagne se voit oubliée. Plus usuellement, le terme de Gaulois a pour synonyme celui de Celte et correspond à une entité plus générale mais qui a beaucoup varié au cours du temps et selon les auteurs. Le phénomène marquant pour l'appréhension demeure la trop célèbre *Guerre des Gaules*, avec le non moins célèbre César, devenu par la suite *imperator* de Rome.

Dans l'Antiquité, la notion de peuple et de frontière n'était pas aussi rigoureuse qu'elle l'est actuellement. L'identité culturelle était basée sur un idiome qu'un groupe parlait. Quant à l'appropriation des territoires, elle se faisait soit par des colonies, ce que les Grecs ont beaucoup pratiqué, soit par des raids guerriers plus meurtriers. Nombre d'espaces étaient encore vierges de toute occupation. En dépit des dialectes, tous les locuteurs gaulois se comprenaient entre eux. Les frontières n'avaient aucune limite acquise, avant la colonisation romaine. Les Gaulois étaient organisés en tribus totalement autonomes. Certaines se fédéraient le temps d'une guerre, mais l'ensemble des chefs ne s'entendait pas toujours sur une politique commune. L'intérêt individuel prévalait souvent sur celui du groupe. Un concept tel que « nation » n'avait pas cours. Vercingétorix, ayant appris l'art militaire auprès de César, ne faisait pas l'unanimité chez ses pairs. Se faisant, il eut quelques déboires pendant la guerre des Gaules.

Le mot « celte » (*keltos* en grec) a la même origine que le mot « gaulois ». Tout est question de prononciation entre les langues indo-européennes orientales et occidentales. La langue commune à tous les Indo-Européens s'est scindée en de multiples branches, au cours du temps et en fonction de particularismes d'ordre géographique. Au fil du temps, le tissu s'est ramifié.

L'usage veut que l'on emploie le terme de Gaulois pour désigner les Celtes que César a soumis à Alesia. En revanche, celui de Celte a une acception plus large, tant sur le plan géographique qu'historique. Les Celtes sont allés jusqu'en Asie Mineure ou en Hispanie. Et par le biais des mercenaires – l'idéal du Celte étant de se comporter en héros guerrier –, quelques-uns ont fait souche jusqu'au Proche-Orient ou en Égypte. Les Galates sont les Celtes qui ont vécu dans ces zones orientales, où ils ont parfois fondé des royaumes éphémères. Sinon, leur grande faculté d'adaptation leur a permis de s'intégrer partout aisément.

Gaulois ou Celtes apparaissent, du point de vue des chroniqueurs étrangers, à l'âge du fer. Voici le moment où l'usage de l'écriture se répand dans le sud de l'Europe (Italie et Grèce). Les « barbares celtes » entrent dans l'histoire. Pour l'appréhension des faits, les données archéologiques se superposent aux données linguistiques, rendant l'approche difficile. Cultures et idiomes ne coïncident pas nécessairement. Si l'on ajoute l'anthropologie ou la génétique, on rend la question plus obscure encore. Il ne faut pas, par ailleurs, négliger l'importance du substrat indigène. Les Celtes constituent une mosaïque de peuples et tribus, fédérés par un langage commun. Mais au fil du temps, des différenciations se manifestent. Ainsi, l'idiome celtique aboutit à de nouvelles langues. Les Goïdels et les Bretons en fournissent un bon exemple.

En résumé, les Celtes apparaissent, sur le plan historique, à l'âge du fer en Europe occidentale et se dispersent depuis les Alpes dans toutes les directions. Selon les moments, leur expansion peut aboutir à une vaste zone, où domine la langue gauloise, sans cohésion politique, installée sur la majeure partie de l'Europe. À partir du I^{er} siècle avant notre ère, cette diffusion de groupes est contrecarrée par Rome et son organisation structurée. La plus grande partie du territoire celtique se voit colonisée. En effet, les Gaulois aiment la nouveauté et se laissent emberlificoter par les facilités de la vie « à la romaine ». Mais par réaction, se produit une exacerbation du sentiment

d'identité celtique. L'introduction du christianisme est un second coup dur, plus significatif encore. Cependant, la tradition sait survivre dans la littérature galloise et irlandaise. Pour appréhender la civilisation celtique, on dispose de plusieurs sources : les documents archéologiques, les témoignages des auteurs de l'Antiquité, l'histoire qu'ils en ont tracée et la littérature celtique ou romane médiévale. Entre ces divers éléments, les divergences sont patentées. Ainsi, chacun peut se forger sa propre image du monde celte.

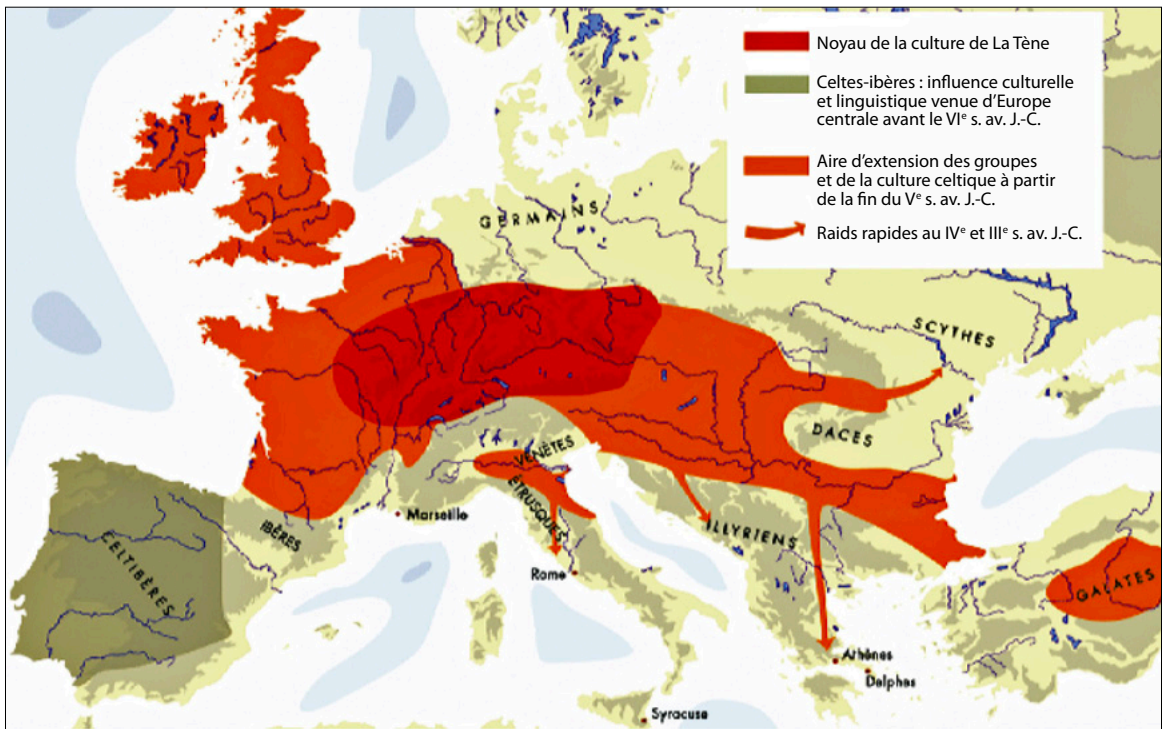


Figure 1. L'extension celtique du V^e au III^e siècle avant notre ère, telle qu'on l'envisageait à la fin du XX^e siècle. (DR)

Histoire et archéologie

Dans le temps et l'espace, la réalité a beaucoup varié. Par commodité, situons l'apparition des Celtes historiques à la fin de l'âge du bronze, en un temps de péjoration climatique. Les auteurs anciens usent du terme « gaulois », « celte » ou « galate » indifféremment. Pour sa part, la « Celtique » se révèle comme une subdivision de la Gaule au temps de César, qui va de l'Atlantique à la Seine au nord et à la Garonne au sud. Voici l'une des trois « Gaules », la Gaule chevelue. Ultérieurement, cette région devient la Lyonnaise avec une configuration un peu différente, sise entre Loire et Garonne. Avant César, la Gaule comprend la *Provincia* romanisée (la future Provence), l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique. Au temps d'Auguste et jusqu'au III^e siècle après Jésus-Christ, la configuration suivante s'impose en quatre régions : la Narbonnaise qui s'étend de la Provence au Languedoc, l'Aquitaine, la Lyonnaise, succédant à la Celtique et la Belgique. Une troisième découpe intervient au Bas-Empire, avec la Narbonnaise,

la Novempolulanie au sud-ouest, la Viennoise autour de Lyon, la Séquanaise au nord de la France et la Belgique. La Novempolulanie, ou Pays des neuf peuples, offre une étymologie pleinement gauloise et correspond à l'Aquitaine du temps de César. Tout cet immense territoire correspond à deux diocèses, Vienne au sud et les Gaules au nord.

La chute de l'empire romain, au V^e siècle, réveille les Celtes. Un peu tardivement ! Leur berceau est envahi par les tribus germaniques. Si César n'effectuait aucune distinction entre Celtes et Germains, le fossé entre les deux ethnies et les deux langues s'est ensuite creusé. Désormais, le Rhin sert de frontière. L'élite celte apprécie les avantages concédés par les Romains sur le plan commercial et éventuellement l'accès à la citoyenneté, alors que les Germains demeurent d'irréductibles « barbares », opposés à tout compromis. Vers 380, les Bretons, plus ou moins chassés de leurs terres, viennent vivre en Gaule, dans le nord-ouest. Un autre fait notoire significatif est l'adoption par les riches Gaulois du christianisme. Certes, il y a parfois quelques aménagements – l'hérésie de Pélage condamnée par le pape Zosime en 418. En (Grande) Bretagne au V^e siècle, Bretons et Saxons se livrent à une guerre sans merci. Voici l'épisode littéraire de l'opposition entre Vortigern et Uther Pendragon. Ces hauts faits aboutissent à la geste arthurienne, de grand renom. D'autres échauffourées impliquent les Bretons. Ils chassent les troupes d'Attila à l'issue de la bataille des Champs Cataloniques en 451. Des heurts opposent Francs et Bretons, mais la gloire légendaire d'Arthur vient de la pugnacité excessive du clan breton. Puis, leur domaine diminue et à la fin, la « Petite » Bretagne (ou l'Armorique) doit compter sur ses seules ressources, tandis que Saxons et Angles investissent la Grande-Bretagne. La puissance du particularisme et la détermination à sauvegarder son originalité sont les traits marquants de l'ethnie bretonne. Aujourd'hui, selon eux, la Bretagne demeure « la seule terre celtique de France ». Le monde « celtique » représente l'exacerbation d'une langue, d'une tradition vaillamment conservée. Beaucoup de clichés fallacieux se sont pourtant emparés du celtisme.

Trognes gauloises

« Parfois, dans un bistrot de Touraine ou du Dauphiné, un visage broussailleux à la fois rude et malicieux fait resurgir de notre mémoire les images rêvées sur les bancs de l'école primaire. Il me plaît d'imaginer que "nos ancêtres les Gaulois" avaient peut-être cette trogne. » (Aimé Michel, *Légendes et traditions de France*)

Cette phrase sur la trogne gauloise (*trugna* = nez, en langue gauloise) nous incite à tirer le portrait du Celte.

« Les premiers Celtes que virent en Gaule les Grecs et les Romains leur apparurent comme des hommes de taille gigantesque, aux cheveux relevés sur le haut de la tête, mais de complexion délicate ; ils étaient pleins d'impétuosité et se lassaient vite. Ce type traditionnel fut d'ailleurs appliqué indistinctement à tous les barbares du nord-ouest de l'Europe, aux Cimbres, aux Germains et aux Suèves.

C'est seulement chez Virgile qu'il est question de la chevelure d'or et des cous d'une blancheur lactée des Gaulois qui prirent Rome. Ailleurs, les cheveux blonds et le teint blanc sont attribués surtout aux Germains et aux Belges. » (Georges Dottin, *Les Celtes*)

Autre écrivain, ici un historien, autre approche, teintée de l'opinion des auteurs anciens. Faut-il ajouter foi à une telle description ? Les faits archéologiques – les fouilles de sépultures – démentent souvent cette approche. Or, les Gaulois avaient une taille moyenne. Selon les Grecs ou les Romains, ils étaient grands, blonds à la peau blanche. Ils usaient d'artifices pour avoir des cheveux « solaires » et une peau « lunaire ». Leur détermination les grandissait. Les Germains, pour leur part, avaient une plus haute stature encore. Ces derniers appartiennent originellement au même groupe ethnique celte – ce sont des proches, habitant au-delà de la frontière. Sur le plan vestimentaire, les habits des Gaulois tranchaient beaucoup sur ceux des Grecs ou des Latins. Ils affectionnaient pantalons, braies et capes ou capelines avec ou sans capuche, le tout



Figure 2. La reine Meibd, héroïne de la mythologie irlandaise. (DR)

confectionné dans des laines aux couleurs vives et bariolées. Hommes et femmes (de l'aristocratie) adoraient les parures d'or et leurs orfèvres avaient une solide réputation. Ainsi, selon les sources et les époques, les avis à l'encontre des Gaulois sont partagés. Polybe les trouve fougueux, acharnés, imprévisibles. Ils sont combattifs à l'extrême et réactifs au moindre propos jugé outrageant. Posidonios les décrit et les juge irrationnels, exubérants, spontanés. Les femmes sont aussi courageuses et n'hésitent pas à se mettre en avant ou à participer à l'effort de guerre. Il y a beaucoup de matrones autoritaires, si l'on en croit le mythe irlandais, où la reine Meibd tient à rivaliser avec son propre époux à propos de leurs possessions réciproques. Elle y met une hargne telle que tout le pays se retrouve bientôt à feu et à sang. Sur le plan industriel, les Celtes révèlent leur génie dans le domaine de l'artisanat (charrue, tonneau, orfèvrerie, par exemple).

Comment se voyaient-ils, eux ? Grâce à l'engouement des Gaulois pour leurs voisins méridionaux, les Grecs, les Étrusques ou les Latins, ils se sont familiarisés avec la statuaire de ces pays. Dans l'ensemble, l'imitation se révèle souvent schématique. C'est le cas de la statuaire ibérique ou irlandaise de l'âge du fer. Cependant, certains portraits s'avèrent réalistes, surtout dans le Midi méditerranéen en contact avec Massalia. Les hommes sont individuellement croqués avec ou sans moustache, les cheveux lisses ou alors bouclés à la mode grecque, chacun ayant des traits bien spécifiques. Notons

un guerrier casqué, aux pommettes saillantes. Ou la statue de la femme du musée de Bourges qui dévoile de grands yeux, un nez droit, la lèvre tombante dans une expression de douleur poignante. À notre époque, être celte c'est évoluer en costume traditionnel au son des binious, lors d'un festival panceltique. Autre temps autre mœurs. Le christianisme a détruit l'identité gauloise. Les XVIII^e et XIX^e siècles la restituent sous la forme du folklore et de la réhabilitation du légendaire, alors même que la langue bretonne s'étiole. Seules les îles Britanniques ont su sauvegarder difficilement une part de l'héritage linguistique.

L'exposé sur la « Question celte, anciennes controverses, nouvelles hypothèses » s'articule en cinq points : les Indo-Européens ; Celtes, Gaulois et linguistique ; le dossier ethnoculturel ; archéologie et histoire ; et pour conclure, Celtes et celtomanie aujourd'hui.

I. LES INDO-EUROPÉENS

Pour établir les fondements d'un sujet aussi complexe que la question celte, peut-être convient-il d'en définir les antécédents ? Quelles origines donner aux Celtes ? Sans tomber de Charybde en Scylla, il faut aborder l'épineux dossier des Indo-Européens et oser affronter la controverse. Celui-ci a été mis sur le tapis à une date ancienne. L'érudit William Jones est le premier à aborder le sujet en 1786, en remarquant des similitudes entre le sanskrit, le grec ancien et le latin.

Depuis lors, il a fait couler beaucoup d'encre, en particulier lors des périodes noires de l'histoire. Anthropologues, linguistes, historiens et archéologues ont émis des hypothèses diverses et se sont querellés, argumentant, discutant sans, pour autant, épuiser les possibilités. Les témoins, matériels et immatériels sont si ténus, les récits souvent peu crédibles, les preuves rarement convaincantes. Quant aux commentateurs actuels, ils ne font pas toujours preuve d'impartialité et défendent âprement les thèses de leur chapelle. Ainsi, anecdotique et marginal pour notre propos, le peuplement de l'Illyrie (l'actuelle Albanie) illustre bien les limites de la science et de ses méthodes. Pour quelques chercheurs dont l'opinion se révèle la plus tranchée, l'illyrien n'est pas une langue indo-européenne, alors que la plupart des autres affirment le contraire. Peu d'écrits attestent cet idiome. A-t-il donné, ou non naissance à l'albanais actuel ? Cette langue a-t-elle une autre origine ? Ces questions demeurent sans réponse indubitable. L'Illyrie est, comme l'Armorique, un bout du monde montagneux, hostile, rébarbatif, colonisé par des peuples rudes. Selon les archéologues de la période communiste, un seul peuple a évolué sur place. Ainsi, le professeur Korkuti affirme l'assimilation linguistique entre

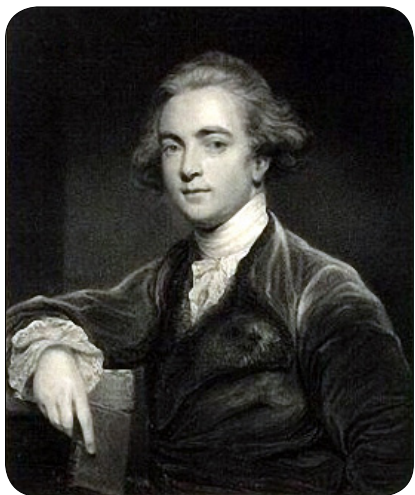


Figure 3. William Jones (1746-1794), juriste anglais et fondateur de la Royal Asiatic Society de Calcutta. (Domaine public)

tribus et la concordance entre civilisation et ethnie ; et il conclut : « notre littérature archéologique a apporté des données suffisantes à prouver la continuité culturelle, sans interruption, de la région albanaise depuis le bronze ancien et plus tard. C'est sur cette base que repose l'opinion qu'ici commence aussi l'ethnogenèse illyrienne. » Du point de vue de l'archéologie, les haches de bronze albano-dalmates font l'objet d'un commerce international. Même une zone de repli ne vit pas en totale autarcie. En Illyrie, le passage de l'âge du bronze à l'âge du fer prend un temps considérable. Cependant, en dépit de la base autochtone de l'ethnie illyrienne, il existe des contacts économiques avec Mycènes, mais également linguistiques avec la Thrace. En ce point se situerait la base pré-illyrienne (ou pré-thrace, ou encore pélasge) de cette mystérieuse langue qu'est l'illyrien.

Cet exemple nous apprend que l'archéologie nous livre des artefacts – objets fabriqués, types de maisons, sépultures, parfois des indices d'activité. Ainsi, l'hypogée protohistorique de Roaix (Vaucluse) révèle la population entière d'un village brutalement exécutée par des voisins ou des rivaux. L'anthropologie permet de constater l'homogénéité du groupe. À l'époque des fouilles, l'étude génétique demeurait rare. Le fait brut a ses limites et l'Histoire n'existe pas encore. Tout est sujet à interprétation. À côté, la linguistique apporte d'autres éléments – en particulier des racines de mots sauvegardés depuis des temps immémoriaux, dans la toponymie et surtout l'onomastique. Sont-ils proto-indo-européens ? Sont-ils indo-européens ? Et où se situent les Celtes dans cette aventure fabuleuse de la reconstitution de la langue originelle parlée en Europe, et dont les langues actuelles sont issues ?

Nos ancêtres

Nos ancêtres les Gaulois ?... Non les Indo-Européens ! Où remonter ? D'aucuns avancent que les « Campaniformes » sont les premiers Indo-Européens. Archéologues, historiens, généticiens et linguistes ont souvent des opinions assez divergentes sur la question. Les strates fouillées donnent l'impression d'une évolution continue et sans heurt, sauf quand des phases de destruction peuvent être attestées ou quand des groupes s'établissent sur des sites nouveaux, qu'ils fortifient ou non. Dès le néolithique, l'éperon barré¹ fait son apparition, soit dans les montagnes, soit dans les zones de confluence des rivières. N'est-il pas la preuve d'une insécurité ? Faut-il voir les hordes d'Indo-Européens comme porteurs du fléau social qu'est la guerre ? En fait, les deux approches – guerre et paix – sont excessives.

Globalement, l'archéologie a tendance à nier le fait indo-européen car il ne laisse aucune trace. Concret, l'artefact archéologique ignore l'idiome, et ses subtilités. Il n'y a rien de tangible dans un groupe de langues mortes, connues par quelques phonèmes. Pourtant, des mythes, des traits culturels, des phénomènes sociaux fédèrent des peuples, des clans, des tribus en une entité, qui existe si des conflits et/ou des interactions avec d'autres groupes porteurs d'un autre idiome sont patents. Objectivement, le contact avec la langue chinoise ou avec les langues sémitiques permet de mettre en

¹ Type d'habitat établi sur un relief et défendu par une fortification.

lumière les particularités indo-européennes. Restons très circonspect, car « langue » ne signifie pas « peuple », la première servant à la communication intertribale, le second désignant un ensemble d'individus, de familles et/ou de clans se réclamant d'une appartenance commune. Évitions de confondre « race » et « peuple », comme au temps obsolète de l'anthropologie physique directive ; la génétique apporte sa contribution aujourd'hui ; la linguistique aussi, bien qu'elle demeure sujette à caution et peu fiable en ce qui concerne les toponymes anciens. Pourtant, mers, montagnes et rivières, qui forment des frontières naturelles, sont les premiers vocables à laisser des vestiges durables, empreintes quasi fossiles des plus anciennes strates linguistiques. Lorsque la langue gauloise a progressivement disparu au V^e siècle, les toponymes gaulois sont restés et ils ont toujours cours.

Revenons aux Indo-Européens. Ce terme apparaît comme le plus général. Il correspond à une large formation ethnique et socioculturelle qui a étendu ses ramifications sur l'ensemble de l'Europe (sauf l'extrême nord) et une large partie de l'Asie, du Caucase à l'Iran et à l'Inde. Il s'agit surtout d'une entité linguistique, distincte de celle des Sémites, d'une part et de l'autre, de celle des populations autochtones vivant autour du bassin méditerranéen et jusqu'au bassin de l'Indus, ou encore de celles parlant des idiomes sino-tibétains et occupant une partie de l'Asie centrale et l'Extrême-Orient. Des contacts sont notoires, mais les divergences significatives.

Il semblerait que les premiers Indo-Européens apparaissent avec les débuts de l'âge du bronze ou le chalcolithique, qui le précède de peu. Mais il faut se rappeler que toutes ces tribus indo-européennes, plus ou moins nomades, qui « déferlent » sur le monde antique, ne connaissent pas l'écriture. Pour nombre d'archéologues, ils arrivent pacifiquement et en petits groupes, ne générant aucune perturbation sur leur passage, si ce n'est qu'ils semblent imposer leur langue. Seule l'archéologie permet d'appréhender leur civilisation. Dans ce domaine, des particularismes locaux sont manifestes. Si l'on retient l'hypothèse d'une première vague indo-européenne dès l'âge du bronze, les Celtes ou Gaulois arrivent un millénaire plus tard. Dès lors, il devient impossible de distinguer ce qui appartient en propre à chaque vague et aujourd'hui, ce que l'on nomme héritage celtique demeure un amalgame de toutes les traditions et idiomes qui se sont succédées en Europe occidentale et centrale depuis la préhistoire jusqu'à l'introduction du christianisme.

Et auparavant ? Une subtile distinction va opposer les langues pré-indo-européennes qui appartiennent au substrat géographique et précèdent celles de la mouvance indo-européenne, d'une part, et les langues proto-indo-européennes qui supposent une strate linguistique antérieure au début de la division de ces dernières, de l'autre. Dans la continuité archéologique, ces peuplades que l'on présente à moitié civilisées, offrent cependant une belle cohérence ethnoculturelle. Pour le professeur Camps, dans *La Préhistoire, à la recherche du paradis perdu*, l'Europe naît à la fin du néolithique, de la confrontation des porteurs de céramique campaniforme, plus ou moins autochtones dans une zone allant du Maroc à l'Europe occidentale et centrale avec ceux de la céramique cordée et des haches de combat qui seraient indo-européens. Et probablement venus des steppes européennes jusqu'à l'est de la France. Certes,

son opinion paraît tranchée, mais la plupart des archéologues s'accordent à penser que le plus grand bouleversement ethnoculturel, après l'arrivée de l'*Homo sapiens*, demeure celui de l'agriculture, au cours du postglaciaire. Effectivement a lieu une colonisation de terres plus ou moins vierges, ce qui entraîne les premiers brassages de populations. Des grands groupes culturels apparaissent, justement appréhendés par leurs céramiques spécifiques qui définissent leur identité familiale, clanique ou tribale. Et au bout du compte, la guerre... Évoquons le cas patent de l'hypogée de Roaix (voir plus haut). Il n'est pas isolé. Des statues de guerriers en armes transforment le paysage de la Corse. Un jour, les communautés qui vivaient pacifiquement ont vu leur environnement bouleversé. Si toutes les intrusions n'ont pas été belliqueuses, le ton, cependant, était donné et le pillage, la mort, l'esclavage rendaient conflictuelles les relations entre groupes. De l'autre côté de la rivière, l'ennemi était là...

Le chalcolithique en Europe

Nous ne remonterons pas aux prémices du néolithique et aux débuts de l'agriculture, mais aux civilisations plus évoluées qui voient les premiers balbutiements d'une métallurgie, ce qui va considérablement changer les données sur le plan technologique. Au néolithique, coexistent diverses cultures ; certaines connaissent quelques rares parures métalliques, acquises à un prix coûteux ; d'autres font déjà montre d'une richesse que les défunts emportent dans l'au-delà. Fini l'égalitarisme qui régnait, jusque-là. Des inégalités se creusent entre groupes, entre clans, entre familles. Le chalcolithique succède au néolithique, et comme son nom l'indique, connaît une métallurgie primitive du cuivre (et de l'or).



Figure 4. Quelques-unes des statues-menhirs d'Yverdon-Clendy, Suisse.
(Jura & Trois-Lacs, www.juratroislacs.ch/fr)

Les régions où le métal à l'état natif est abondant se trouvent brusquement sollicitées par les collecteurs de ce bien, fondeurs ambulants ; et leurs habitants voient la fortune les mettre à l'abri du besoin. Dès lors, cet or ou ce cuivre, aux belles teintes solaires, devient l'image même de l'astre qui éclaire les jours. Des rois, simples chefs de tribus, imposent leur autorité souveraine. « Roi » et « rai » ont une même étymologie liée au soleil. Une nouvelle mythologie naît. La grande Déesse qui patronnait l'abondance des récoltes, se voit associée à un parèdre fier et fort. Les statues-menhirs suisses d'Yverdon en donnent une preuve. Côte à côte, sont érigées de petites stèles munies d'une crête et d'autres plus élevées dont la cime est fendue pour spécifier la féminité. À la dualité mère-fille, succède la dualité féminin-masculin. Bientôt et avec les Indo-Européens, le nombre trois fera une entrée remarquée. Les couleurs, rouge, blanc et noir caractérisent symboliquement l'aurore, le jour et la nuit. Bientôt, trois dieux vont se partager trois mondes. Et le ternaire envahir le quotidien. Georges Dumézil, qui a consacré sa vie à la question, développe ces données dans *l'Idéologie tripartite des Indo-Européens*. Parfois dans un souci d'archaïsme, l'emportent encore quatre saisons et quatre directions. Cette problématique cosmogonique se voit illustrée dans les rouelles de l'âge du bronze et la triscèle proprement celte.

Dans un premier temps, le métal revêt une valeur symbolique prépondérante. Les outils et les armes sont toujours confectionnées en pierre – valeur sûre et durable. Pour preuve, les célèbres poignards en silex du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire) exportés dans toute l'Europe occidentale comme pièces de prestige. Sans prouver le fait de guerre, elles témoignent de l'existence du concept (ou déjà du mythe). L'aspect économique ne vient qu'ensuite. Même si le négoce de l'étain devient rapidement un type d'échange fructueux entre l'Irlande ou les îles Britanniques et le reste du monde,



ouvrant une voie maritime dans l'océan Atlantique, n'oublions pas que les hommes de ces époques lointaines n'avaient pas la même approche que nous de l'économie. Le statut social avait plus d'attrait que la capitalisation de richesses, oblations aux divinités ou aux hommes emportés par la mort.

Autre conquête d'importance, le cheval est domestiqué et utilisé pour tirer les chariots. Jusque-là, l'animal vivait heureux et sauvage. L'avancée se révèle significative. Des chars à quatre roues servent à transporter armes et bagages. Et l'on imagine de longs convois, sur des routes difficiles, d'Indo-Européens parcourant le monde alors connu. Ces véhicules ont une connotation féminine et

Figure 5. La déesse-jument gauloise Epona. (Wetterau-Museum à Friedberg, photo Haselburg-müller, <https://fr.wikipedia.org>)

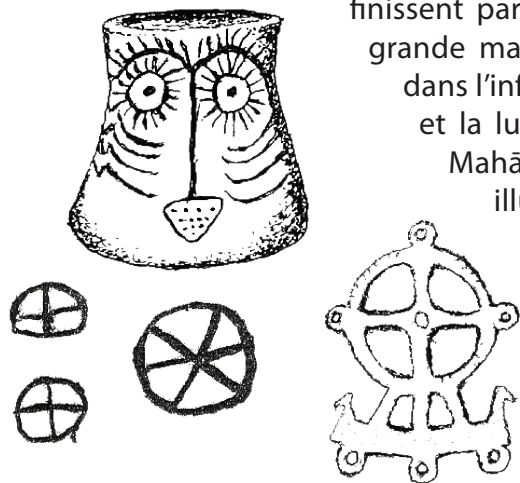


Figure 6. Soleil et rouelle: visage solaire de la déesse, rouelles du chalcolithique hispanique et rouelle aux oiseaux du bronze final. (Myriam Philibert, d'après Jean Abélanet et Jacques Briard)

finissent par s'opposer aux chars à deux roues, d'une grande maniabilité, qui emportent archer et cocher dans l'infenale ronde du combat entre les ténèbres et la lumière. La guerre de Troie ou l'épopée du Mahābhārata arrivent à point nommé pour illustrer ces valeurs belliqueuses et viriles.

Objectivement, la guerre apparaît en concomitance avec l'arrivée des Indo-Européens, ce qui ne veut pas dire que les deux faits soient liés. Les disparités sociales engendrent ce phénomène destructeur, mais revalorisent le mythe d'une lutte eschatologique ou celui du combat des dieux. L'aboutissement de la belle histoire de complicité entre l'homme et le cheval se lit dans la sacralisation de l'animal et en son sacrifice en Inde,

lors des cérémonies qui sacrent le roi du monde. Il tire l'attelage des dieux et des héros, et Epona, la déesse-jument des Gaulois, gagne une souveraineté inaliénable. Ce peuple a toujours refusé de consommer la chair du cheval.

Que dire de la roue ? Son principe est connu depuis la lointaine préhistoire comme en témoigne le foret à feu. Sa représentation graphique hante les rochers et les dolmens à la fin du néolithique – signe de l'accélération des temps. En fait, voilà un symbole solaire et/ou cosmique, que l'on va trouver en abondance sous la forme de bijoux (les rouelles) à l'âge du bronze. Deux glyphes sont notoires : l'un ressemble à un soleil avec les rais à l'extérieur et il est issu des cils des yeux d'une divinité première ; l'autre a forme de roue à quatre, cinq ou davantage de rayons. Dès lors, la valeur de ronde du temps ou de l'Année s'impose. Sur un plan technique, les roues pleines, peu aérodynamiques, ont précédé les roues à rayons et le char à quatre roues, celui à deux roues, réservé au combat.



Figure 7. Ce petit bovidé en terre cuite (un jouet ?) illustre la plus ancienne représentation connue à l'heure actuelle de la roue. L'objet appartient à la culture de Cucuteni-Trypillia, en Ukraine, et est daté de la première moitié du IV^e millénaire. (DR)

Curieusement, les villages s'entourent de palissades. Les éperons barrés font leur apparition. Faut-il se défier de bandes de voleurs ? On protège son bétail, ses récoltes, ses trésors. Faut-il déjà se méfier d'un ennemi potentiel, tapi en embuscade de l'autre côté de la forêt ? Comme on ne le connaît pas et qu'il appartient à un autre clan, voire

à une ethnie étrangère, il a, forcément, mauvaise réputation. La notion insidieuse de propriété, qui annihile tout sentiment collectif, pervertit l'homme et la société. Selon Jean Guilaine, cette période chalcolithique correspond bien à « la construction des inégalités ». Le métal a un rôle important dans cette évolution des sociétés. Rappelons qu'au Proche-Orient, il est découvert au VII^e millénaire. Il faut deux millénaires pour confirmer l'impact de la métallurgie dans le monde connu. Depuis un premier foyer en Europe orientale, la diffusion se fait vers deux voies : la Russie et le centre de l'Europe. Ainsi, la Suisse devient une zone charnière à l'âge du bronze ancien, et elle le restera jusqu'à l'éclosion et au développement des Celtes. Si le chalcolithique signe une complexification sociale, liée aux balbutiements de la métallurgie, l'âge du bronze ancien introduit cette avancée technologique dans une phase quasi industrielle. « La métallurgie n'échappe pas à une lecture évolutive. » (Guilaine et al., *Le Chalcolithique et la construction des inégalités*). Dès lors, les techniques subissent des mutations et les cultures une diffusion – l'être humain a toujours été très mobile. De petits objets luxueux comme les perles en tôle de cuivre circulent et le commerce s'accroît. Les belles sont coquettes ! Certaines régions, cependant, comme le Languedoc, développent une métallurgie du cuivre indépendante des grands courants internationaux. Au chalcolithique, le métal représente l'attrait pour la nouveauté et un indice de prestige. À l'âge du bronze, il entre parmi les valeurs économiques, bien qu'il conserve, avant tout, un sens symbolique.

Les porteurs de céramique cordée

« L'expansion de la céramique cordée fait encore l'objet d'un débat entre les tenants de l'invasion et ceux qui accordent leur préférence à des circulations de biens et d'idées associés à des déplacements mineurs de population. » (Cauwe et al., *Le Néolithique en Europe*)

Cette phrase anime toutes les discussions à propos de l'arrivée des Indo-Européens en Europe occidentale. S'agit-il, en fait, de colonisation, de migrations de groupes ou



Figure 8. Exemple de céramique cordée, production typique de la culture du même nom. (DR)

d'intrusions sporadiques de quelques individus ? On appelle céramique cordée, un type de poterie décorée à l'aide d'une cordelette. Ces récipients spécifiques se sont répandus en Europe et jusque dans l'est de la France à partir de 3000 avant notre ère et pendant près d'un millénaire (3000-2200).

Ce phénomène, à la différence de la métallurgie languedocienne, marginale, prend une ampleur européenne. Dans une étude globale sur le chalcolithique, mise en œuvre par Jean Guilaine, Marc Vander Linden propose volontiers l'introduction d'une nouvelle boisson, la bière, et de gobelets adéquats pour la déguster. Pour une

part des archéologues, il y a tout à la fois, pour ce nouveau groupe, des éléments de continuité et de changement, et ils proposent, pour expliquer cette venue des porteurs de « céramique cordée », une filiation plutôt qu'une migration. Il y aurait substitution d'un type de céramique à un autre, ou changement de mode, dans un contexte inchangé. Ce type de raisonnement est-il fruit d'une conviction sincère ou obéit-il à une idéologie pernicieuse ? L'hypothèse peut s'expliquer à condition que le « concept » de céramique cordée voyage et que les potiers autochtones adoptent la nouveauté. Elle dévoile les limites de la recherche. Un tel cas de figure semble analogue à celui de la céramique campaniforme. D'autres chercheurs avancent, cependant, une thèse contradictoire et associent cet élément intrusif à des envahisseurs venus des Kourganés, c'est-à-dire de la Russie steppique. Des liens indubitables sont à souligner entre ces deux points extrêmes, en particulier en ce qui concerne les coutumes funéraires. Dès lors, cette vaste unité internationale impliquerait un nouvel ordre social ou une réorganisation de ce dernier.

L'étendue de l'emprise de ce groupe va de la Volga à la mer du Nord en touchant partiellement l'Europe centrale. De larges pans d'ombre subsistent néanmoins. Quelle peut être l'aire originelle de ce groupe ethnique particulier, si groupe il y a ? Sa dispersion dans le nord de l'Europe semble rapide. La présence du cheval explicite-t-elle cet état de fait ? Si la céramique est un marqueur fiable, d'une durée de vie limitée, elle ne suffit pas à définir une culture, et encore moins une civilisation. Voici des groupes humains dont le mode de vie change par rapport à ceux qui les précèdent sur le même sol. Ils pratiquent le pastoralisme au lieu de l'agriculture. Leurs espaces funéraires obéissent à une géométrie rigoureuse et à une liturgie drastique, qui leur est propre. Tous les défunts reposent sous des tumulus ronds, mais une distinction homme-femme sévit, chacun ayant une orientation particulière pour le grand départ vers l'Au-delà. Le sens de cette différenciation entre le guerrier et la maîtresse de maison échappe, bien sûr, à l'entendement des scientifiques. Sur le plan social, outre cette géographie sacrée spécifique dans les tombes, on note des inégalités sociales, le début d'un individualisme outrancier et d'un système de chefferie. Ici, les armes soulignent ce nouvel état de fait. La hache de combat – autre marqueur de cette entité culturelle – devient l'arme de prédilection d'une classe que l'on peut qualifier de militaire. Cet objet en pierre imite, semble-t-il, un modèle métallique dont l'origine n'a pas pu être repérée. Il s'agit symboliquement d'une arme même si elle a une fonction d'apparat ou votive et aucune efficacité en matière de conflit. Les mentalités sont en train de changer.

Le phénomène campaniforme

Pour sa part, le phénomène campaniforme (2900-1600 avant notre ère) succède et interpénètre le mouvement des porteurs de céramique cordée. Ces deux états de fait entrent dans « une phase d'homogénéisation culturelle » (Cauwe et al., op. cit.). Ici, l'aire de répartition diffère quelque peu et cette civilisation fait preuve d'une belle unité culturelle. Pourquoi l'expression « campaniforme » ? Elle vient du galbe de

certaines poteries « en forme de cloche ». Ce nouveau groupe introduit également de vastes récipients en terre cuite qui préfigurent le si fameux « chaudron celtique ». Il y a indubitable changement dans les modes culinaires. Aux galettes néolithiques, succède la soupe. Ce peuple d'archers valeureux connaît le métal qu'il apporte et dévoile, parfois, quand les aborigènes le méconnaissent. Sur le continent, les nouveaux venus essaient de se fondre dans la masse, sans éradiquer totalement les structures mortuaires (grottes et dolmens). Mais en Angleterre, la rupture est consommée, et se manifeste une restructuration de l'espace funéraire, où il existe une différenciation sexuelle entre les tombes. Les nécropoles sont abandonnées au profit de tombes individuelles sous tumulus rond. Plus significatif sur le plan de l'apport anthropologique, les populations campaniformes ne ressemblent en rien à celles du néolithique. Deux types ethniques opposés ! Les plus anciens appartiennent à un faciès gracile et de petite taille, tandis que les nouveaux arrivés sont grands, brachycéphales. Il y a donc rupture dans le filon historique. Notons l'un de ces hommes, abattu d'une flèche en plein dos, et inhumé dans le fossé de Stonehenge.

Le foyer originel de ce nouveau peuple connaissant le métal donne quelque tracés aux scientifiques. Pour les uns, le Portugal et la vallée du Tage livrent une piste. Pour les autres, le Rhin moyen semble tout indiqué. Les datations C14 ne permettent pas de départager les deux hypothèses. D'autres encore défendent la thèse d'un courant religieux et/ou idéologique et réfutent l'idée de population nouvelle. Les dernières mises à jour de Jean Guilaine font état de trois domaines d'expansion, un septentrional, un autre oriental et le dernier méridional. Tous s'accordent à créditer les nouveaux venus d'une indubitable affirmation de leur identité guerrière. On connaît des sépultures mégalithiques qu'ils ont violées pour inhumer leurs propres défunts, selon leur rituel – ce qui constitue une profanation. Sinon, leur modèle propre consiste en tombes individuelles, dans lesquelles gisent un ou plusieurs vases campaniformes – différents selon le sexe –, des carquois et les inévitables brassards d'archer. Ceux-ci, les beaux vases, les poignards, font indubitablement penser à une aristocratie guerrière (et pourquoi pas méprisante à l'encontre des indigènes ?).

Sont-ils à l'origine des Celtes ? Appartiennent-ils à un fonds ancestral qui donnerait naissance à cette population ? Les mêmes questions se posent à propos des porteurs de céramique cordée. Sont-ils, ou non, les premiers Indo-Européens répertoriés en Occident ? En dernière analyse, nombre de scientifiques pensent que ces deux groupes constituent un marqueur insuffisant sur le plan numérique pour être significatif et pouvoir être imputé aux Celtes. On achoppe surtout sur le terme « invasion », à propos de la répartition de leurs civilisations. Intrusion conviendrait mieux. Mais des faits de violence, voire de guerre sont attestés. Objectivement, le mystère demeure entier, d'autant plus que la linguistique n'est pas en mesure d'apporter son cautionnement.

L'hypothèse de la steppe

Voilà ce qui se passe auprès de chez nous, en Europe occidentale, mais il convient de se tourner vers l'Orient pour retrouver le point d'origine des apports technologiques ou des nouveaux peuples qui caractérisent le chalcolithique. Il nous faut également

remonter dans le temps pour tenter d'appréhender la genèse des groupes indo-européens. Deux thèses se disputent la vedette, chacune ayant des arguments recevables, fondés et documentés. Chère à Marija Gimbutas, la thèse de la steppe prend sa source au nord de la mer Noire, où une continuité culturelle aboutit aux Scythes, qui ont introduit la monte du cheval en Occident. De son côté, James Mallory soutiendrait plutôt la thèse anatolienne. Les deux développements peuvent également être valides. Tout est question linguistique. Les populations des steppes nordiques ont conservé un goût pour la transmission orale des valeurs et des mythes. En Anatolie, les premiers Indo-Européens ont été confrontés à des ethnies qui usaient de l'écriture. L'empire hittite s'est donc doté d'une histoire et de textes qui demeurent les plus anciens connus et devancent les épopées sacrées de l'Inde.

Revenons aux recherches de Marija Gimbutas à propos d'une protoculture indo-européenne. Tout débiterait avec la culture de Maïkop, dans les espaces infinis des steppes d'Ukraine et du sud de la Russie. Elle se caractérise par des poteries à décor géométrique et des idoles féminines aux formes généreuses mais dépourvues de bras. Puis viendrait un point de départ plus efficient des langues indo-européennes, au cœur des groupes agricoles et pastoraux du chalcolithique. On les nomme cultures des Kourganés. Ceux-ci sont des tertres funéraires, recouvrant des tombes grandioses. Il y a un relatif appauvrissement des témoins culturels. En revanche, apparaissent



Figure 9. Kourganés de la nécropole de Lipovoïé, près de Poltava, Ukraine. (Archives de l'Institut d'Histoire de la culture matérielle, in Alexandre Montgait, L'archéologie en URSS, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1959)

les véhicules à roues. Selon cette auteure, trois vagues successives caractériseraient l'expansion du phénomène indo-européen. La première se place vers 4000 avant notre ère. Une élite guerrière contribue à la destruction des brillantes civilisations néolithiques existantes. La deuxième vague intervient autour de 3500, depuis des centres métallurgiques. Des forteresses sont reconstruites dans des zones précédemment dévastées. Enfin, la troisième apparaît vers 3000. Par ailleurs, Marija Gimbutas met en lumière

le lien entre la culture campaniforme et celle des kourganés. Celle-ci connaît un mouvement vers l'ouest et l'Europe occidentale, mais également un autre vers l'est – ce sont les Indo-Iraniens et les Tokhariens d'Asie centrale.

Comment dater ce proto-indo-européen ? Un fait avéré, la séparation des langues anatoliennes et tokhariennes à une date reculée, plaide en la faveur du schéma de Marija Gimbutas. Le postulat de l'hypothèse des steppes explique la dispersion des

langues indo-européennes par des changements linguistiques plutôt que par le remplacement des populations locales. Ici, les archéologues avancent, en général, qu'il n'y a aucune preuve tangible de grandes invasions. Certains citent même l'Irlande, ce qui est un exemple mal choisi, car le mythe parle, justement, d'une suite d'intrusions, la plupart à une date antérieure à l'arrivée des Celtes historiques. Il reste, cependant, beaucoup d'incertitudes à propos de ce canevas, en particulier quant à l'agriculture qui, globalement, vient du Proche-Orient et non des steppes russes. Grands ont été les brassages linguistiques en Europe au cours des siècles. James Mallory cite l'exemple de la Hongrie.

« Le déroulement des événements dans les steppes du Nord pendant l'élaboration des grandes civilisations est un sujet immense, imprécis et beaucoup moins homogène que dans des communautés plus stables. » (E.-D. Philips, *Les Peuples de la steppe*). Ce dernier professe des idées analogues à celles de Marija Gimbutas, peu avant elle, tout en avançant des dates plus tardives. Il insiste sur le fait que l'élevage du cheval n'a pas commencé au Proche-Orient. Le chariot apparaît vers 2000 avant notre ère et le cheval monté entre 3000 et 1700, dans l'Altaï. Selon ce chercheur, les premières migrations indo-européennes sont datées de 1900-1000 avant notre ère. Les Hittites arriveraient depuis le Caucase, pratiquant le nomadisme monté. Ensuite, les Hurites ou leurs chefs, en Syrie, appliquent le cheval à un nouveau type de char de guerre, léger, avec roues à rayons. Ils vont semer la panique jusqu'en Égypte. Tous ceux qui ont étudié la question s'accordent à placer en parallèle la naissance de sociétés pastorales et l'apparition et la diffusion de peuples de langues indo-européennes. Ces sociétés plus hiérarchisées utilisent le métal. Une seconde vague migratoire indo-européenne a lieu vers 900 avant notre ère. Ce sont les Cimmériens, les Thraces, les Illyriens, les Tokhariens. Tous constituent des hordes de guerriers cavaliers aptes à devenir mercenaires, voire pillards. Ces déplacements de population ne laissent pas de traces. Enfin arrivent les Scythes – indo-européens, de source sûre, en dépit de quelques désaccords – en place des Cimmériens. Ces farouches cavaliers, contemporains des Celtes et que les Grecs qualifiaient d'Hyperboréens, ont un merveilleux art animalier qui a séduit l'Occident.

Pour les archéologues actuels, ces thèses sont anciennes et le déferlement de « hordes » semble une utopie, en Europe occidentale, où ils disent ne relever aucune trace d'arrivée violente. Les colporteurs, les fondeurs et les forgerons ambulants ont désormais la part belle. Qui devons-nous croire ?

L'hypothèse anatolienne

Selon Jean-Claude Baudet, en Anatolie, les Hittites rencontrent et colonisent des tribus qui parlent le hattî, une langue préhistorique. Ceux-là « se civilisent » rapidement et adoptent l'écriture – les tablettes hittites-akkadiennes ont permis de déchiffrer leur idiome. Ils introduisent l'histoire et la philosophie politique et sont friands de littérature, en particulier des exploits de Gilgamesh. Quant à l'hypothèse anatolienne, elle a pour base une seule famille linguistique indo-européenne, et ses relations avec les autres

groupes non indo-européens. Les langues parlées en Anatolie à l'âge du bronze sont les plus anciens idiomes de ce type attestés pour l'instant. Pour les linguistes, les mots « roue » et « cheval » constituent les mots-clés ; or le cheval existe bien avant d'être domestiqué, et il n'y a donc aucune racine commune au sein de la famille indo-européenne. En revanche, la roue apparaît vers 3000 avant notre ère, mais le verbe tourner est bien antérieur ; le principe de la roue précède son application. L'expansion de la culture se ferait à travers l'Europe mais sans migration – la langue voyagerait sans un apport massif de ses locuteurs !

Depuis toujours, l'homme est un grand voyageur, et pas seulement l'*Homo sapiens*. L'expansion de l'agriculture, au néolithique, demeure un phénomène majeur. Ici, il faut l'avouer, la colonisation et/ou la migration constituent la seule explication. Certes, l'agriculture a été inventée par de petits groupes, puis oubliée, mais la découverte est venue en Europe occidentale depuis le Proche-Orient (et/ou ensuite la Russie du sud ?). Deux vagues de néolithisation arrivent en parallèle. L'une suit les rivages de la Méditerranée où elle pactise avec les derniers chasseurs-cueilleurs. Quant à l'autre, elle remonte le cours du Danube et franchit les Alpes. L'hypothèse des steppes explique les richissimes cultures du chalcolithique bulgare. La nécropole de Varna, avec des tombes symboliques où sont inhumées des têtes d'argile, avec de riches sépultures de nantis couverts d'or et d'objets précieux, et avec des fosses plus sommaires, introduit nettement une différenciation sociale. Cependant, l'Anatolie a un rôle significatif à jouer en un temps où le Bosphore n'est pas encore un fossé entre l'Asie et l'Europe. Dans cette zone géographique, des contacts sont patents entre les langues sémitiques et indo-européennes, sur un substrat proto-indo-européen. L'expansion linguistique indo-européenne serait liée à la diffusion de l'agriculture. Une première dispersion aurait eu lieu vers 7000 avant notre ère, c'est-à-dire bien avant les déplacements des peuples des steppes.

Des ambiguïtés demeurent. Pourquoi des langues non indo-européennes ont-elles subsisté en Europe, totalement réfractaires aux idiomes indo-européens ? Selon Colin Renfrew, on ne peut totalement nier les mouvements de populations. Une troisième thèse verrait-elle le jour ? D'aucuns disent les Indo-Européens originaires des steppes occidentales (Hongrie, Balkans, Carpates). Ainsi, l'hypothèse orientale (Russie et Sibérie méridionales, Kazakhstan et jusqu'à l'Altai) deviendrait secondaire. Les premières migrations auraient eu lieu vers 1900-1000 avant notre ère, avec apparition de la roue et du char, les secondes vers 900, avec l'équitation. Moins « pacifiques », ces « pillards » s'organisent en groupements nomades ou en empires. Voilà ce que serait l'origine des Celtes.

Et les non Indo-Européens ?

Il y eut donc d'irréductibles tribus qui refusèrent l'acculturation proposée par les Indo-Européens, par la force ou la persuasion. Sans doute leur importante cohésion en tant que groupe ou leur isolement ont été le facteur déterminant dans leur résistance. Le cas le mieux documenté est celui des Pélasges, un peuplement pacifique qui a laissé

des traces en Grèce, Italie, Asie mineure. Cependant, il finit par disparaître sous la pression des Hellènes belliqueux, à moins qu'il ne se fonde en eux. Pour quelques chercheurs, le doute persiste. Est-ce un peuple de souche aryenne ou non ? Le mot Pélargos (ou laboureurs de plaines) entretient la controverse. Pour d'autres, voici une langue préhellénique du domaine égéen, qui a laissé des traces dans la toponymie et l'onomastique mythologique. Ce serait une langue proto-indo-européenne, en correspondance avec le préceltique ou le pré-italique. Homère parlait des Pélasges en tant qu'habitants de la Thessalie. Ils ont eu des contacts avec l'Illyrie, la Crète, l'Étrurie, l'Anatolie. La richissime culture de Vinča, dans les Balkans, pourrait se situer à leur origine.



*Figure 10. Vase zoomorphe à couvercle, caractéristique de la culture de Vinča, site de Belo Brodo près de Belgrade, Serbie.
(© Patrick Ferryn)*

Autre population rétive, les Lapons. Réfugiés dans le grand Nord, à la poursuite des rennes, lors du réchauffement postglaciaire, ces descendants des chasseurs paléolithiques ont conservé leurs traditions, leur culture et leur langue. Celle-ci se subdivise en neuf groupes actuellement parlés.

Enfin, en Europe occidentale, l'exemple basque survit. Le peuple vascon a su maintenir une identité culturelle au cours des âges. Au temps des Romains, la langue se nommait aquitain ; au moyen âge, elle est devenue « navarrais ». Aujourd'hui, cinq à sept dialectes très éloignés les uns des autres sont parlés et une académie tente de formuler une unité linguistique cohérente.

Les Indo-Européens en dernière analyse

« Il y a trois temps où se produit le dépérissement du monde : la période de mort d'hommes (épidémie, famine), la production accrue de guerre, la dissolution de contrats verbaux. (Ancient Law of Ireland²)

Selon Merlin Stone, les vagues migratoires des envahisseurs durent pendant trois millénaires. Elle développe le scénario de conflits perpétuels entre eux et avec leurs voisins ou les peuples qu'ils rencontrent. Une idéologie dualiste les caractérise au début, avec des dieux lumineux et des démons ténébreux. Puis, il y a passage de la dualité au ternaire. La monarchie de droit divin existe dès le néolithique, où la déesse

² Ensemble de lois rédigées en gaélique, datées des VII^e et VIII^e siècles de notre ère. (N.D.L.R.)

serait la reine. L'auteure réfute donc l'idée des communautés néolithiques égalitaires que développe l'archéologie actuelle.

Georges Dumézil a le mérite de développer le concept de l'idéologie tripartite des Indo-Européens. Il n'emporte pas l'unanimité, bien que ses recherches soient pertinentes. Pour limiter aux Celtes, il note trois fonctions sociales et cosmiques : les druides, les guerriers (*vlato*), les éleveurs. La concrétisation de ce schéma se lit dans *les Triades de l'île de Bretagne*, série des trois versets ou dans les trois oppressions de l'île de Bretagne, calamités qui la frappent. Ou peut-être encore dans les trois talismans irlandais. Il y en a quatre ! En revanche, les trios de déités, reprises de César, ne sont pas convaincants. Les Gaulois n'avaient aucun « dieu », selon la conception des Romains.

Enfin, un mot sur le travail de Iaroslav Lebedynsky. Il préconise de ne pas oublier l'anthropologie physique, sans tomber dans le piège raciste, ni dans l'hystérie antiraciste. La majorité des Indo-Européens appartient à une race blanche de type européen (dit « caucasien » en Amérique). En Asie, ils sont associés à la race blanche, en contraste avec les locuteurs d'autres langues, dravidienne ou altaïque. Sur le plan génétique, l'origine steppique serait confirmée par les travaux de Luigi Luca Cavalli-Sforza. « Ainsi, contrairement à ce qui a été dit un peu vite par les partisans d'un foyer anatolien des Indo-Européens, les données génétiques pourraient plutôt être invoquées en faveur d'une origine steppique. » (Iaroslav Lebedynsky, *Les Indo-Européens*) En matière d'archéologie, ils forment une communauté linguistique et culturelle. Tout part des cultures danubiennes (le néolithique du nord de l'Europe occidentale). Ce sont des sédentaires qui migrent à chaque génération, en raison du dynamisme de la population. Ils sont relativement pacifistes, ont une civilisation brillante et connaissent l'écriture. On en vient à la Bulgarie comme foyer de néolithisation. Sur le plan ethnique, ils sont dolichocéphales de type méditerranéen et se distinguent des groupes qui vivent dans les steppes d'Ukraine et du sud de la Russie. Ceux-ci correspondent à la culture des Kourganés et pratiquent l'élevage plutôt que l'agriculture. Il y aurait un foyer en Europe du nord moins homogène. Il insiste sur le lien indo-européen et culture danubienne, fait de peuples venus des steppes. Selon lui, les porteurs de la céramique cordée doivent être les ancêtres des Germains, des Slaves et des Baltes mais ils ne sont pas de type indo-européen. Sa thèse met en relief différentes origines possibles ou impossibles du fait indo-européen – balkanique, anatolienne, des steppes eurasiatiques, caucasienne, de l'Inde. La steppe resterait l'hypothèse privilégiée.

La date la plus ancienne pour l'émergence des peuples indo-européens demeure le VIII-IV^e millénaire avant notre ère. « C'est au Mésolithique, entre les VIII^e et IV^e millénaires que semblent s'être constituées les communautés indo-européennes, certainement dans une aire allant du bas Danube à la Volga », précise le spécialiste du néolithique grec Guy Rachet. (Guy Rachet, *Dictionnaire de l'archéologie*) Est-ce pour rompre avec la controverse, mais cet archéologue engage des cultures mésolithiques dans le débat ? Une phase intermédiaire entre le paléolithique et le néolithique, novatrice sur le plan technique, serait la source d'une langue nouvelle, en rupture avec les idiomes antérieurs. Pourquoi pas ? Les Celtes deviennent, dès lors, leurs très lointains descendants.

II. CELTES, GAULOIS ET LINGUISTIQUE

Faut-il parler de Celtes ou de Gaulois ? Les subtilités linguistiques entre Indo-Européens de la zone européenne orientale et de la zone européenne occidentale donnent la mesure à la question. Rappelons que Celtes, Gaulois ou Galates sont usités indifféremment. Peut-être faut-il commencer par les fabuleuses origines, sans pour autant partir en quête de la langue mère et/ou de la terre mère ? Débutons avec les évidences : il existe plusieurs langues celtiques, distinctes dans le temps et le gaulois connaît des dialectes régionaux. Auparavant, il y a toute la lignée des divers idiomes indo-européens. Donc, une situation plus complexe encore que celle de l'archéologie. Ici, pas d'artéfacts, mais des racines de mots, des préfixes, des suffixes, des bribes grammaticales... Et nombre de mots restés incomplets, car patiemment extraits d'autres vocables. La reconstitution des langues mortes, surtout quand les textes sont rares et lacunaires, est un travail de longue haleine où la patience fait ses preuves. La linguistique fait-elle couler autant d'encre que les autres disciplines qui abordent le celtisme ? Certes les archéologues ont tendance à méconnaître cette recherche et à ignorer, tout bonnement, le phylum indo-européen. D'aucuns le nient.

Si l'on part de l'*Homo sapiens* et de son arrivée en Europe occidentale, on a conscience qu'il a été (probablement) le premier créateur de mythes – les peintures pariétales en apportent la preuve. Quelles psalmodies, quels rituels accompagnaient les cérémonies occultes qui se déroulaient dans les ténèbres des grottes ? Nous l'ignorons, sauf si l'empreinte fossile des sons émis en ces temps lointains a été piégée³. Pour l'heure, la langue parlée à Solutré ou à Lascaux reste un mystère. Plus près de nous, les idiomes proto-indo-européens du néolithique continuent à échapper à la perspicacité des linguistes. Peut-être en subsiste-t-il de vagues traces dans nos langues actuelles, mais nombre d'inconnues interpellent le chercheur. Objectivement, il faut attendre les III^e ou II^e millénaires avant notre ère pour trouver quelque base solide avec l'apparition des langues dites « indo-européennes ». « On entend par ce qualificatif qu'elles présentent dans leur expression et dans leur construction de telles ressemblances qu'elles paraissent à l'origine être dérivées d'un tronc commun. Bien entendu le morcellement en dialectes selon les aires géographiques fut précoce même à l'intérieur de cette entité. » (Paul-Louis Van Berg, *Arts mésopotamiens et celtes laténiens : antinomies et interactions culturelles*). Grâce à la grammaire comparée, on constate qu'est apparue une langue nommée indo-européenne (ou aryenne) en raison de sa diffusion géographique, allant de l'Inde à l'Europe – il ne reste, bien sûr, aucun vestige de son état initial. Le mot aryen ayant une mauvaise connotation, il a été abandonné. Quant à « Arie », ce terme a disparu au profit d'Iran. Auparavant existaient d'autres idiomes, qui se fondent en elle ou disparaissent. On les qualifie de proto-indo-européens. Pour leur part, les cultures pré-indo-européennes précèdent l'arrivée des Indo-Européens et s'y rattachent. Quant aux langues indo-européennes, dont on ne connaît que les premiers dérivés, elles supposent deux hypothèses à propos de leur origine : les steppes au nord de la mer Noire ou la thèse anatolienne. Guy Rachet tranche en faveur de cette

3 Sur ce sujet, voir l'article de l'auteur paru dans nos colonnes : *À propos d'archéologie acoustique*, p. 24 sq. (N.D.L.R.)

dernière. Civilisations et langues paraissent suivre un développement commun. Dans ce schéma complexe, vivant et évolutif, le gaulois rivalise un temps avec le latin avant d'être absorbé par lui et de donner l'une des langues romanes actuelles, le français, ici.

Les langues indo-européennes

Pour ces périodes anciennes, l'archéologie a tout pouvoir mais des limites qu'elle ignore parfois. Ses témoins appartiennent au plan matériel. Sur celui de la linguistique, le moment que les archéologues qualifient de « chalcolithique » semble ne pas avoir laissé de vestiges indubitables, mais il interpelle. Si les strates linguistiques succèdent à de plus anciennes, il n'est pas toujours évident de rapporter des phonèmes à un moment plus qu'à un autre. Les populations appartenant à la césure néolithique – âge des métaux, les porteurs de céramique cordée ou les Campaniformes avaient-ils déjà un parler indo-européen ? Aujourd'hui, la question ne saurait être tranchée. Aucune base solide ne vient étayer une hypothèse plutôt qu'une autre.



Figure 11. Répartition des langues indo-européennes (en 1500 avant J.-C.), originaires d'une culture chalcolithique de la steppe européenne, vers 3500 avant notre ère. (D'après Jean Manco, Ancestral Journeys. The Peopling of Europe from the First Venturers to the Vikings, Thames & Hudson, 2014)

Nous ne remonterons pas la piste de la langue originelle ou primordiale, que la Bible place avant l'épisode de l'anéantissement de la tour de Babel, suivi et de la confusion des langues. Des chercheurs, comme Merritt Ruhlen, y ont consacré leur vie, recueillant de rares racines, sans apporter de preuves tangibles. Trop de millénaires ont passé depuis ce temps mythique, situé à l'aube des ères, d'une langue primordiale. Les

Solutréens de Solutré parlaient-ils un idiome qui aurait pu évoluer vers le « basque » ? Sans doute, nous ne le saurons jamais. Rappelons simplement la découverte d'une « communauté » linguistique indo-européenne par William Jones en 1786. Celui-ci, également, suppose un peuple originel et une langue originelle. Ou une racine commune universelle, donnant une ou plusieurs racines secondes. En bref, nous ne connaissons, même avec les langues mortes comme l'anatolien, qu'une phase déjà avancée de la progression.

Une subdivision fondamentale sépare les langues indo-européennes en deux branches : une branche orientale, comprenant le sanskrit, l'iranien, l'arménien, le grec et l'albanais ; une branche occidentale formée du balte, du slave, du germanique, du celtique et de l'italique. En fait, les découpages, surtout les plus fines, varient quelque peu d'une personnalité à l'autre. Et si l'on introduit le facteur chronologique, le tableau linguistique devient plus complexe. Jean-Paul Demoule (Dossier *Les Indo-Européens*) propose un tableau en douze points, soit :

- les langues celtiques : l'irlandais, le gaélique, le cornique†, le gallois, le breton, le gaulois† ;
- les langues italiques : le latin†, l'osque†, l'ombrien†, l'italien, l'espagnol, le catalan, le français, l'occitan, le portugais, le roumain, le dalmate† ;
- les langues germaniques : le gotique†, l'islandais, le norvégien, le danois, le suédois, l'allemand, l'anglais, le néerlandais, le frison ;
- les langues baltes : le vieux-prussien†, le letton, le lithuanien ;
- les langues slaves : le russe, l'ukrainien, le serbo-croate, le slovène, le bulgare, le slavo-macédonien, le tchèque, le slovaque, le polonais, le sorabe ;
- les langues indo-iraniennes : le sanskrit†, le hindi, le bengali, le cingalais, le tzigane, etc., le persan, le kurde, le patchou, le baloutche, l'ossète, etc. ;
- les langues anatoliennes† : le hittite, le louvite, le phrygien, le Lydien, le lycien, etc. ;
- le grec ; l'albanais ; l'arménien ; le tokharien† ;
- les langues disparues et peu connues, comme le thrace† et le macédonien†, etc..

Pourtant, ce même auteur en vient à nier l'existence de cet ensemble fameux.

L'approche de James Mallory (même dossier) évoque quatorze groupes et introduit des dates ce qui facilite l'appréhension du sujet. Sont attestées avant 1500 avant notre ère les langues anatoliennes, indo-aryennes et iraniennes. Puis, entre 1500 et 1000, apparaissent le mycénien, l'avestique, le moyen-indien, le sanskrit védique. La grande formation des diverses branches linguistiques se situe entre 1000 et 500, avec les diverses langues grecques, le phrygien, le vieux-perse. Des incertitudes demeurent quant à la date d'apparition du messapien, parlé par un peuple vivant en Grande-Grèce qui pourrait avoir une haute antiquité, et de l'illyrien. À partir de 500, on parvient à l'apogée des langues anciennes et c'est ici que les diverses sources, italique, vénète, puis lépontique, gauloise et hispano-celtique, se développent. Toutes ces distinctions paraissent un peu ardues pour le béotien. Qui se soucierait du messapien dont l'extinction se place au moment même où le latin et le vénète s'imposent en Italie ?

Nous reviendrons sur ces questions chronologiques avec les langues celtiques qui ont laissé une trace dans la littérature médiévale.

Avouons que même la langue-mère indo-européenne, qui impliquerait une population d'une grande cohésion, échappe partiellement aux investigations. Parler cette langue ne veut pas dire appartenir à cette ethnie. En réalité, ce sont les locuteurs qui colportent celle-là. Et lorsqu'on se déplace à des fins commerciales, il faut trouver un terrain d'entente avec les populations que l'on visite. Soit on adopte l'idiome local, soit on tente d'imposer ses propres vocables. Ou un savant dosage des deux termes conduit vers une troisième langue qui s'impose au bout d'une génération. Faut-il, dès lors, parler d'un dynamisme des langues indo-européennes qui ont fini par coloniser des territoires immenses ? Ou faut-il soulever l'inévitable paradigme des intrusions musclées ? Selon les époques, il paraît vraisemblable que l'un ou l'autre des schémas a prévalu. Avec le recul du temps, des constats s'imposent que les linguistes mettent en valeur, au grand dam de quelques archéologues, chagrins que l'on porte atteinte à leur thèse de cohésion culturelle. Culture et ethnie ne se recoupent pas forcément.

Avec un talent consommé et une érudition notoire, Jean-Paul Demoule développe douze thèses et autant d'antithèses dans son ouvrage *Mais où sont passés les Indo-Européens ?* Il a goût à prendre le contre-pied de ces dires antérieurs, estimant que la « création » du modèle indo-européen est née d'un besoin de s'écarter du schéma biblique et de l'hébreu comme langue mère. Pour lui, voici une vaine quête du peuple originel et de la terre originelle. Il dénie la valeur des recherches linguistiques et les relègue à néant. Pourtant, des mots tels que « mère », dont la racine est ubiquiste dans la zone indo-européenne, prouvent la validité des recherches sur les phonèmes et leurs racines. Pour éradiquer ce concept, il prétend reconnaître des emprunts à toutes les langues voisines. Dans un livre très documenté, il dit, à juste titre pourtant, que le débat doit porter sur les variantes des lignes d'évolution, la discussion sur l'origine des locuteurs. On ne sort pas de l'impasse d'une controverse déstabilisante. Malgré quelques divergences mineures, les linguistes, heureusement, font fi des incertitudes existentielles des archéologues et servent un discours commun.

Enfin, Iaroslav Lebedynsky, reprend dans son ouvrage sorti en 2006, l'approche de James Mallory et approfondit certains aspects. Sur le plan linguistique, il avoue qu'il n'existe pas de mot commun pour cavalier, ce qui indique que la technique a été acquise tardivement après séparation en diverses langues. La divergence entre les branches indo-européennes se placerait vers 4500-3500 avant notre ère, soit au chalcolithique. Comme facteur significatif, il note l'invention de la roue au IV^e millénaire en Anatolie. D'autres la situent plus tôt. Dans le même temps (3500-3000), a lieu l'éclatement en langues différentes. Et le mot « roue » offre une racine première qui essaime avec les porteurs de la langue. L'auteur évoque les travaux de Colin Renfrew, qui lie le développement des langues indo-européennes à la néolithisation, facteur qui constitue une rupture avec le passé. Ainsi, le foyer indo-européen – ou la terre originelle – devient l'Ariane (l'Iran), selon des recherches menées en Inde. Il affirme, dans le cadre d'une démarche exhaustive, qu'il faut s'enquérir aussi de liens avec les langues des populations voisines. Certains sont assurés avec l'ouralien (Russie et Nord

Sibérie) ; d'autres sont rares, avec les langues caucasiennes, sémitiques ou altaïques. Il précise que Wilhelm Koppers et Wilhelm Schmidt estiment que le foyer indo-européen se situe en Asie centrale. Pour notre propos plus immédiat, les Indo-Européens font figure d'envahisseurs en Anatolie, ce qui est avéré. Les Grecs sont originaires des Balkans ; les Celtes d'Allemagne et de Bohême ; les Italiques du nord de la péninsule italique et d'une zone voisine des Celtes. Ce sont effectivement là les sources les plus immédiates sur le plan spatial et temporel.

Pré-indo-européen et proto-indo-européen

« Une langue véhicule une culture et son vocabulaire renvoie nécessairement à des réalités propres à celle-ci. Si plusieurs langues apparentées possèdent un même terme désignant par exemple la roue, nous sommes donc en droit de penser que la langue-mère connaissait aussi un mot désignant la roue et que le milieu où on la parlait connaissait effectivement la roue. » (Cauwe et al., op. cit.)

Quelques archéologues ont tendance à ne considérer que les artefacts comme des témoins culturels fiables et susceptibles de définir les civilisations. Or, la linguistique a ses lettres de noblesse. La phrase énoncée ci-dessus conduit à la définition du proto-indo-européen. Selon les auteurs de cet ouvrage, il existe, comme hypothèse, une langue proto-indo-européenne que l'on peut difficilement saisir ; puis émergent les langues anatoliennes, indo-aryenne, iranienne, tokharienne, italique (dont grec, latin, celtique), arménienne et albanaise. Le rattachement du grec, du latin et du celtique à une même famille peut être discutable, tout dépend de la strate linguistique à laquelle on se réfère. Dès lors, il convient de situer dans l'espace et le temps, le point d'origine. Les dates les plus hautes proposées sont le paléolithique supérieur, et le néolithique final. Or, il existe des langues non indo-européennes (étrusque, ibère, picte, par exemple) qui ont côtoyé la nouvelle venue. Des mots, tels que char ou cuivre, servent à étalonner son arrivée. Quant à l'aire de dispersion originelle, elle suscite plusieurs thèses. Pour les chercheurs russes, la frontière entre l'Anatolie et le Caucase semble tout indiquée. Or, les langues dites « caucasiennes » n'appartiennent pas à la mouvance indo-européenne. Les auteurs terminent l'approche de cette question en soulignant que l'aire culturelle de la céramique cordée correspond à l'extension du groupe linguistique donnant le germanique, le balte et le slave. Ils proposent l'existence, chez les autochtones, d'une classe de spécialistes du sacré qui auraient préparé l'arrivée des nouveaux locuteurs. Toujours est-il que les porteurs de céramique cordée et campaniforme jouent un rôle déterminant dans la diffusion des langues indo-européennes. Comme datation, est proposée la fourchette 3500-3000 avant notre ère.

L'archéologie tente de livrer une approche des langues anciennes, qui demeurent largement inconnues, d'où la distinction entre pré-indo-européen pour tout ce qui précède celles-là et proto-indo-européen qui représenterait une strate antique de la langue mère, comme nous venons de le définir. Indubitablement, l'arrivée des Indo-Européens renouvelle le langage et les mythes. Peut-être y a-t-il à fouiller sur cette piste ? Sont-ils venus depuis l'Oural jusqu'au Danube ? Ont-ils balayé des langues

archaïques et respectables ? À ce titre, la Grèce montre des successions de dialectes qui naissent et meurent tour à tour. Ainsi, le linéaire B de Mycènes – une langue indo-européenne – s'impose un temps avant de disparaître, vers 1200, quand l'alphabet phénicien voit le jour. Une écriture et une langue s'effacent devant une nouvelle notation et la modernité de nouveaux idiomes.



Figure 12. Inscription en linéaire B. (© Myriam Philibert)

Les langues pré-indo-européennes résistent à la pression avec plus ou moins de vigueur. Parmi elles, beaucoup appartiennent aux fonds atavique et géographique. La langue basque s'inscrit dans ce groupe. Elle n'offre aucune possible comparaison avec les diverses branches indo-européennes ; elle est agglutinante, et déjà attestée par des écrits du VIII^e siècle avant notre ère. Longtemps, l'origine en est demeurée énigmatique. L'euskara se révèle comme un idiome survivant depuis la préhistoire, qui offre des ressemblances grammaticales avec d'autres parlers en Europe ou dans le monde. Sur le plan génétique, les Basques descendent des populations du paléolithique supérieur. Sur le plan historique, une filiation demeure perceptible, depuis les Aquitains de César, jusqu'aux Gascons, habitant la Vasconia médiévale, et aux Basques d'aujourd'hui.

En Europe, d'autres langues actuelles dérivent de ce même corpus. Le finnois est une langue ouralienne qui comprend deux sous-groupes, le balto-finnois et l'ougrien. Le lapon fait partie de cet ensemble. Et dans le groupe ougrien, il faut citer le hongrois (ou magyar), langue très aboutie, de type agglutinant. Le géorgien est une langue d'origine

caucasienne, attestée au VI^e siècle. Elle semble avoir une très haute antiquité, et elle prouve, si besoin est, que les massifs montagneux du Caucase ont abrité et abritent encore une mosaïque de peuples distincts. Pour sa part, le turc est un dialecte ouralo-altaïque, dérivant de la mythique langue touranienne. Le mot a une origine iranienne et il désigne un royaume plus ou moins inconnu, voire imaginaire, au nord de ce pays. Dans la réalité des faits, les langues ouralo-altaïques étaient supposées appartenir à une seule famille. Or, les linguistes actuels rejettent cette thèse et abandonnent le « touranien » à la légende.



Figure 13. Les massifs du Caucase ont de tout temps abrité une mosaïque de peuples et de langues distincts, dont le géorgien. (Église de la Trinité, mont Kazbek, photo © Jacques Gossart)

Les langues du groupe celtique

La langue celtique originelle appartient au groupe indo-européen. Deux ensembles se distinguent dans cette famille et il y a discontinuité dans le temps entre eux. Depuis une source commune, que l'on ne peut appréhender ni dans l'espace ni dans le temps, on distingue le celtibère, le gaulois, le lépontique, le brittonique et le goïdélisque. Dans ce corpus, le lépontique est la forme connue la plus ancienne (700-400 avant notre ère). Ce dialecte a été parlé dans la région des lacs de l'Italie du nord (Lugano, Côme). Peut-être a-t-on ici le point source ? Il a connu une forme écrite et un alphabet de

lépontique qui, toujours, sert à transcrire des inscriptions ou des dédicaces. Cependant, les Gaulois useront d'autres alphabets – le grec et le latin – pour transcrire des textes plus ou moins longs, tous dans le domaine restreint des dédicaces aux dieux ou de la magie.

✓	
X	
+	
M	
(
∩	

Figure 15. Tableau des principaux signes inscrits et leurs variantes, sur d'innombrables figurines et objets de la culture de Vinča. (D'après Maria Gimbutas, *The Language of the Goddess*, New York, HarperCollins ed., 1991)

Pour leur part, le celtibère et « l'hispano-celtique » ont été parlés dans la moitié nord de la péninsule Ibérique entre 300 et 100 avant notre ère. Il existe un certain nombre d'inscriptions dans celle-là, très proche du gaulois en dépit des métissages et d'une approche curieuse. Comme toutes les langues que l'on ne connaît que sous cette forme, le celtibère s'est révélé dur à décrypter. La patience et la ténacité ont cependant été récompensées, car cette langue se révèle en partie syllabique et en partie alphabétique. L'alphabet se voit réservé aux cinq voyelles, aux consonnes sifflantes et sonnantes. De ce fait, les notations d'occlusives et de la voyelle qui suit prennent une tournure approximative, ce qui rend le déchiffrement délicat. Par chance, un corpus abondant de mots compense cet embarras. Sur le plan ethnique, on distingue les Celtibères localisés en Castille et divers peuples moins connus, parlant une langue celtique attestée essentiellement par la toponymie. Quant à l'archéologie, elle confirme cette nette implantation celtique en Espagne ; l'histoire, elle, évoque des conflits entre les Ibères de souche et les Celtes, avant qu'un consensus ne règle leurs différends et surtout qu'une langue métissée – le celtibère – ne fasse son apparition.



Figure 16. Pilier oghamique de Dunloe, comté de Kerry, Irlande. (Robert Linsdell, <https://en.wikipedia.org>)

Il n'y a aucune solution de continuité entre la langue gauloise et les langues celtiques actuelles, sur le plan de l'écrit. Les domaines brittonique et gaélique émergent tardivement mais donnent des langues encore vivantes actuellement et qui ont évolué lentement. Voilà pourquoi les dialectes bretons n'ont presque rien de commun avec la langue gauloise. Au départ, tout a été du domaine de l'oralité. Les inscriptions outre-Manche en caractères oghamiques appartiennent à une phase de transition entre les périodes antiques et le haut moyen âge puis le moyen âge. Y aurait-il ici une filiation entre le gaulois et le vieil irlandais ? Côté outre-Manche, donc, le brittonique correspond à la langue commune en Grande-Bretagne avant l'arrivée des Anglo-Saxons. Ensuite, elle s'est vue reléguée dans des zones marginales comme la Cornouaille ou le pays de Galles. Ou encore, on note un repeuplement de l'Armorique. Peut-être est-elle née d'un phylum celtique antérieur à l'apparition du gaulois ? En

vérité, nul ne sait à quelle date le celtique commence à être effectif. Il est attesté autour de 100, et donne naissance à trois dialectes plus actuels : le breton, le gallois et le cornique. Le gallois, surtout, a laissé une abondante et riche littérature médiévale. Pour

sa part, le goïdélisque (ou gaélique), autre branche celtique attestée en parallèle, elle en Irlande, n'a pas laissé de vestiges originels – le vieil irlandais est une langue morte. Cependant des dialectes actuels en sont issus, l'irlandais, le mannois et l'écossais. En Irlande, ce rameau des langues celtiques insulaires est le mieux documenté. La plus ancienne forme de cette langue se trouve sur les piliers oghamiques et elle est proche du gaulois. Ensuite, elle se développe dans cette île, avant d'investir l'Écosse : voilà le vieil irlandais. Quant à la langue classique, elle est parlée entre le XIII^e et le XVIII^e siècle. À l'heure actuelle, les Irlandais revendiquent d'user de leur langue plutôt que de l'anglais. Sachons que les Gaëls se considèrent comme un peuple surtout en raison d'une ascendance historique ; beaucoup ne parlent plus leur idiome originel.

En clair, voici pour en terminer, les parlers celtiques d'aujourd'hui :

- le gallois, attesté à partir de 800, au pays de Galles, à l'origine d'une littérature abondante, à l'époque médiévale ;
- le cornique, centré sur la Cornouaille, avec un vieux cornique dont on retrouve les traces dès 800, mais qui a cessé d'être utilisée au XVIII^e siècle ;
- le breton avec pour base l'Armorique ; il est connu dès 800, mais n'a pas de littérature propre avant le XV^e siècle ; sa forme actuelle débute vers 1650 ; la langue se subdivise en nombreux dialectes, eux-mêmes soumis à des variations locales ;
- l'irlandais, toujours parlé et fort d'une riche littérature ; les plus anciens vestiges sont les inscriptions oghamiques (environ 350), puis viennent des textes en vieil irlandais (750) ; la langue évolue ensuite peu à peu vers le langage actuel, avec un temps fort entre le XII^e et le XVIII^e siècle. Puis, il y a eu un relatif déclin avant l'engouement identitaire actuel ;
- le mannois, parlé dans l'île de Man. Aucun texte n'est antérieur au XVII^e siècle ; au XX^e siècle, la langue s'est éteinte ;
- l'écossais, toujours actif en Écosse, mais attesté par des textes à partir du XVI^e siècle seulement.

Grâce à Robert Graves, les alphabets oghamiques B-L-N et B-L-F ont été révélés sur le continent. À la différence des alphabets formés d'idéogrammes à l'origine, simplifiés ensuite, les deux alphabets celtiques reposent sur un banal jeu d'encoches. Sans doute étaient-ils gravés originellement sur des supports en bois ? Le premier comprend treize consonnes et cinq voyelles alors que le second voit apparaître deux nouvelles lettres, Z et NG (*ngetal* = roseau), tandis que Q (*quert* = pommier) se substitue à P. Il semblerait que ces deux alphabets traduisent la succession de deux strates linguistiques. Les spécialistes relèvent ce trait riche en enseignements. Pourquoi les anciens Irlandais ont-ils eu recours à ce curieux abécédaire qui retranscrivait un calendrier vieux, semble-t-il, de plusieurs millénaires ? L'énigme demeure. Serait-ce un témoin d'une phase celtique archaïque, transmis de manière occulte jusqu'au haut moyen âge ?

Face à d'autres langues, ou d'autres groupes ethniques, les Celtes ont non seulement une langue, qui a laissé de nombreux mots en botanique, en onomastique, dans la toponymie, etc. mais ils se revendiquent d'une appartenance ethnique et développent une culture donc des mythes, des traditions, une cohésion et une identité qui leur

sont propres. Sachons qu'entre le XI^e et le V^e siècle avant notre ère, les tribus les plus évoluées assimilent et annexent les moins dynamiques. Cependant d'autres peuples, en parallèle, ont suffisamment de cohésion pour résister à la pression celtique. Il demeure quelques incertitudes. Ainsi, pour certains chercheurs, Italiques et Celtes appartiennent à la même famille linguistique, alors que d'autres distinguent deux familles qui se sont séparées à une date ancienne. Le ligure paraît remarquablement bien placé pour assurer le lien. En marge du domaine celtique (et italique), il existe également nombre de parlers dont l'origine reste incertaine et sujette à controverse, comme justement le ligure, l'illyrien, ou l'étrusque.

Le gaulois

Le gaulois existe-t-il ou non ? N'en déplaise à ceux qui prétendent que cette langue n'a jamais vu le jour, le gaulois a été parlé dans toute l'Europe et jusqu'en Anatolie. Comme le français, il offre une richesse de vocabulaire aux infinies variations. Pendant un temps, son champ d'action a été plus vaste que le grec ou le latin, qui a fini par le supplanter. Ce qui met le doute dans l'esprit de certains est la romanisation qui aurait été imposée par l'empire romain. En fait, plusieurs données sont à prendre en compte. La proximité structurelle des langues italiques et celtiques au niveau des racines a facilité grandement la fusion des deux langues, bien que certaines élites, selon Sidoine Apollinaire, aient refusé de parler latin, jusqu'à l'introduction (définitive) du christianisme au V^e siècle. Cette dernière a été le facteur le plus déterminant dans l'abandon du parler gaulois. Qu'en reste-t-il aujourd'hui dans le français ? Quelques mots ou expressions ayant résisté au temps et aux hommes. Seule une analyse linguistique affinée permet de décider si un mot est ou non d'origine celtique. Il faut pour cela qu'il ait, d'une part, des correspondants dans les langues celtiques encore parlées. Dès 1918, Georges Dottin réalise un travail immense, compile tout ce qui est connu en son temps pour expliciter le celtique de Gaule et demeure le premier à prôner justement la méthode comparative, ouvrant vers l'irlandais, le gallois, le breton et rejetant le germanique pour des raisons de consonance. Plus actuellement d'autres linguistes ont suivi ses traces. Un dictionnaire gaulois est né sous la plume de Pierre-Yves Lambert, ou sous celle de J. Monard. Xavier Delamarre, dans le dossier *Parlez-vous gaulois ?*, cite comme exemple de similitude « froigne », mot de vieux français qui donne renfrogner, se rapproche de « trogne » et de *trogna* ou *frogna* (le nez en gaulois). Ou d'autre part, il faut que le vocable, s'il n'a pas de correspondant chez les Celtes insulaires, se rattache aux autres langues indo-européennes. Ici, il propose « ouche », qui signifie terre fertile ou verger. Ce mot serait directement issu de la langue gauloise (*olca*). César, même si certaines de ses affirmations sont contestables, divisait les Gaules en trois provinces, avec au sud, la mer Gallique – la zone de la Méditerranée occidentale qui borde justement la plus méridionale de ses subdivisions.

La littérature orale naît au paléolithique supérieur. Et probablement aussi les premiers pictogrammes désignant des concepts. Étudiée par André Leroi-Gourhan, la grotte de Lascaux en donne un exemple d'école. Tout débute avec la communication

immédiate puis viennent des textes plus ou moins répétitifs : des incantations et/ou des poèmes lyriques ou épiques. Les Celtes s'inscrivent dans cette immémoriale tradition et préfèrent l'oralité d'une transmission, ininterrompue au fil des siècles et des conteurs. Cependant, il existe des inscriptions et l'on peut ainsi dater le début de l'écriture celte du VII^e siècle avant notre ère, et en marge de tentatives sans lendemain, comme Moras-en-Valloire. Le gaulois se développe dans une aire dont la vastitude – de l'Atlantique à la mer Noire – plaide en faveur d'un morcellement. Qu'en est-il ? Aubaine pour les détracteurs et défi pour ceux qui plaident en faveur d'une langue unique, ils ont à mettre en lumière tous les dénominateurs communs, qui définissent l'identité linguistique. Le principal écueil demeure la faible part de textes conservés. Il faut des trésors de persévérance pour reconstituer des bribes de la langue gauloise. La certitude de son unité apparaît dans l'héritage qu'elle laisse sur le plan mythologique et que l'on va voir se développer, sous une forme peu actualisée, dans le légendaire irlandais ou gallois. Pour les périodes antérieures à la conquête de César, et pour celles qui suivent, des inscriptions figurent sur divers supports, pierre, poteries, bijoux, monnaies – elles livrent essentiellement des noms et des formules de dédicaces. Ainsi, un vase porte à sa base un décor de labyrinthe et une consécration à Druentia, la Durance. Très significatives également sont les tablettes en plomb de *conjuratio* et *defixio* des sorcières gauloises.

Pour une langue morte, le gaulois se porte bien et suscite divers ouvrages, dictionnaires, grammaire, corpus d'inscriptions, études d'onomastique, etc. Cette dernière correspond à l'étude des noms propres – personnes et toponymie –, qui sont abondants dans les dédicaces et les inscriptions ; elle livre de nombreux enseignements sur les langues disparues. Certes il y a peu de textes longs, beaucoup de mots reconstitués. Cependant, nul ne mettrait en doute le nom celtique de certaines villes comme Brescia, Côme, Bergame, Turin, Milan, Berne, Genève. Plus évidents, les noms de peuples : Éduens (les Ardants), les Boïens (les Terribles), les Bituriges (les rois du monde), les Allobroges (littéralement Ceux d'un autre pays) parlent avec verve d'un passé disparu. Vincelas Kruta répertorie environ 200 ethnonymes dont une soixantaine véritablement dignes d'être cités. Il y en a bien davantage ! La toponymie recense des vocables d'origine gauloise dans le domaine celtique (Belgique, Allemagne, Suisse, France, Italie ou Espagne), mais également dans des zones peu celtisées comme la Dacie. Nul ne pourra un jour douter de l'origine gauloise du mot « armoricain ».



Figure 17. Inscription aux Mères en langue gauloise, découverte près d'une source dans le massif de la Sainte-Baume, dédiée à la rivière Huveaune. (© Myriam Philibert)

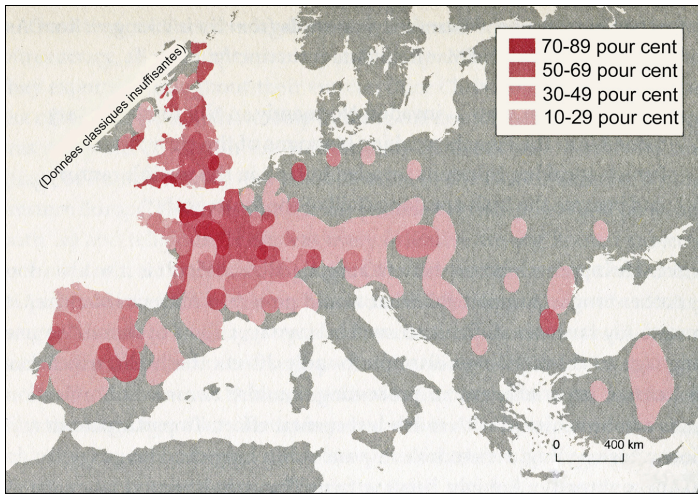


Figure 18. La densité des noms de lieux celtes sur la base des sources classiques. (D'après Jean Manco, op. cit.)

Grâce à un vocabulaire de base, reconstitué avec minutie, chaque spécialiste peut, par exemple, retrouver le nom gaulois des végétaux, ou mieux des plantes médicinales. C'est avec jubilation que l'on peut compter plus de 200 espèces végétales et au moins une quarantaine de plantes médicinales. Ainsi, l'absinthe se dit *santonico*, le pavot *colocatanos*, la quintefeuille *penpedulla*, le serpolet *gilaros*, ou encore le concombre sauvage *cularon*. Ce dernier mot a

donné son nom à la ville de Grenoble. En revanche, rien n'a trop percé de la cuisine des druides, malgré l'enquête minutieuse de Pline qui a longuement vécu en Gaule cisalpine, sur les us et coutumes des Gaulois en matière de pharmacopée. Il a pu axer son exposé sur les rituels de cueillette qui l'interpelaient. En revanche, une expression comme *samolos* (samole) indique un calmant mais échappe à toute identification botanique.

Les Celto-Ligures

Reste l'intrigante question ligure. Plutôt que de voir tous les détracteurs d'un Midi méditerranéen non gaulois triompher impunément, il convient d'aborder ce thème. Ce peuple est-il ou non indo-européen ? Indubitablement il a précédé les intrusions celtes tant en Italie que dans le sud de la France. Son idiome offre, à un moment donné, des affinités à la fois avec l'italique et le celtique. Sans doute y a-t-il eu métissage ? N'oublions pas que l'état initial de cette langue précède la formation des deux autres, même s'il reste difficile d'en préciser la période. Ce peuple apparaît-il au Chasséen, une culture du néolithique moyen et final qui a une large dispersion sur le territoire français ? Immédiatement après dans la civilisation campaniforme et/ou la culture du Rhône : oui, on peut affirmer qu'il est présent. Sans qu'il appartienne à un fonds autochtone, son installation est ancienne. Peut-il être considéré comme le premier peuple européen de l'histoire ? Quelques chercheurs auraient tendance à le mettre en relation avec la culture cardiale, la première culture néolithique connue en Europe occidentale (dès 6000 avant notre ère). Ce serait le premier peuple étranger venu coloniser des territoires encore plus ou moins vierges. Tant de questions à son propos demeurent sans réponse dont justement celle de l'origine. Dans une phase de leur cursus, les Ligures ont été confondus avec les Ibères et avec les Aquitains, qui sont, pour leur part, autochtones. Il est vrai que vers 1800 avant notre ère, ils ont colonisé un large territoire allant de l'Espagne à l'Italie. Entre 1200 et 1000, ils sont chassés

d'Italie par les Italiotes, de Corse par les Korsi, ou Étrusques, d'Allemagne par les Celtes. Cependant, ils auraient fait de la résistance en Provence. Le trophée des Alpes, à la Turbie, vante la victoire d'Auguste sur eux. Une de leurs capitales a été Entremont, à côté d'Aix-en-Provence. Or, sur ce site, aucun fait archéologique ne peut leur être imputé de manière certaine – la pratique des têtes coupées étant celte. Fait plus intrigant, mais invérifiable, ils ont pu être les auteurs des gravures du Mont Bégou ou de Val Camonica, bien que le fonds mythologique puisse aussi bien appartenir aux Celtes. Ils ont vécu dans leur « castellaras » imprenables (sauf Monaco hellénisé), se mêlant peu aux Gaulois transalpins.

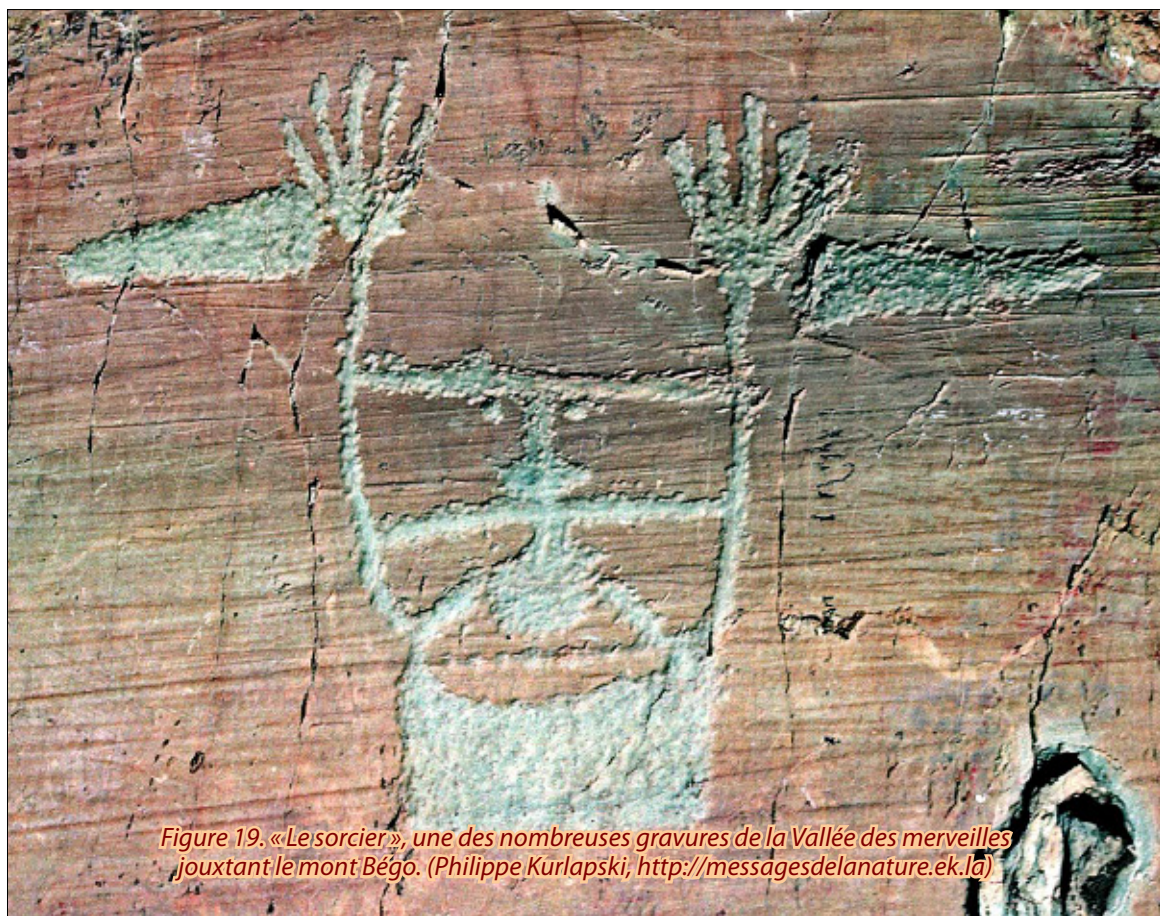


Figure 19. «Le sorcier», une des nombreuses gravures de la Vallée des merveilles jouxtant le mont Bégou. (Philippe Kurlapski, <http://messagesdelanature.ek.la>)

Bref, ils appartiennent à un substrat ethnique difficile à dater. On ignore quel nom ils se donnaient. Les investigations sur leur langage n'ont rien apporté. Et comme les archéologues ne parviennent pas à trancher dans le fait proprement « gaulois » et le fait proprement « ligure » en Provence, il a été créé le terme de « celto-ligure », ce qui suppose un métissage surtout ethnique. Sur le plan linguistique voici un idiome totalement disparu, qui offre des points de ressemblances avec l'italique et le gaulois, mais usant d'un vocabulaire non indo-européen, semble-t-il. Dans le courant du XX^e siècle, quelques historiens ont pu fantasmer sur des finales en « asc » ou « osc » (Manosque par exemple), présentes dans la toponymie, qui auraient été l'une de leurs spécificités et auraient pu marquer leur point d'ancrage. Oublions cette trop belle reconstitution !

III. DOSSIER ETHNOCULTUREL

Un dossier ethnoculturel : voilà une expression « barbare » ! Toute la question de l'ethnie se joue dans la définition de ce mot. Le dictionnaire Larousse (2000) le caractérise ainsi : « société humaine homogène fondée sur la conviction de partager une même origine et sur une communauté effective de langue et, plus largement, de culture ». Il fallait rompre absolument avec un racisme de mauvais aloi qui pervertissait toute recherche en s'inspirant parfois de textes ambigus d'archéologues anciens. Certains sont allés plus loin, jusqu'à annihiler la documentation anthropologique. La démarche scientifique a tendance à passer d'un extrême à l'autre. Force est de reconnaître qu'il existe des particularismes ethnoculturels selon les époques et selon les régions. Si l'on tient à employer un terme plus neutre encore, peuple s'impose. Toujours selon le même dictionnaire, la définition de ce dernier est : « un ensemble d'hommes, habitant ou non un même territoire et constituant une communauté sociale ou culturelle ». La linguistique pose question et a ses limites. Spécifier les traits marquants du peuple celte et ses caractéristiques culturelles constitue le défi à relever désormais. Déjà au V^e siècle avant notre ère, Hérodote définissait l'ethnie d'une façon analogue à celle du dictionnaire Larousse ! Pour César, les Gaulois représentaient une ethnie et une identité linguistique. Cela remet en place les détracteurs de la langue gauloise. « Par chance pour l'archéologue, certaines ethnies ont exprimé avec emphase certains traits culturels de manière à manifester leur besoin d'affirmer le sentiment ethnique : ce sont des styles de décor et de parure, des monuments funéraires et sacrés, etc. » ajoute Jean-Pierre Mohen.

Qui sont les Celtes ? Cet auteur retrace l'historique des recherches sur le sujet, depuis Gordon Childe (1926) ou Pedro Bosch Gimpera (1961) qui tentent de trouver, en archéologie, des faits similaires à ceux de la linguistique. Ou avec Colin Renfrew qui estime que l'agriculture est le premier marqueur indo-européen. Si l'on suit son opinion, l'Irlande aurait été peuplée par des vagues successives de Celtes, venus de points divers du continent européen. Le concept « celte » existe bel et bien – une réalité ethnique, mais une évolution depuis les peuples anciens jusqu'à ceux qui, aujourd'hui, se proclament « celtes ». Il faut aller au-delà des deux groupes dialectaux actuels, dits « p et q », qui partagent les îles Britanniques et l'Armorique, cette problématique apparaissant avec les alphabets oghamiques. Et revenir aux données fondamentales et initiales – des cultures archéologiques formant des vagues d'invasion en se déplaçant. Ou des intrusions pacifiques pour plaire aux archéologues contemporains. La guerre est pourtant le lot commun du Celte. Au cours du temps se sont développées diverses situations qui ont abouti à l'élaboration d'une civilisation. Celle-ci se définit par sa langue, sa mythologie, son art décoratif, sa musique, sa religion et surtout sa mentalité. Si l'on retient ces points, les Gaulois (ou les Celtes) sont indubitablement différents des Italiques, des Scythes ou des Grecs, même si tous appartiennent au groupe indo-européen décrié par quelques-uns.

Avec les questions ethnoculturelles, il aurait dû y avoir probablement moins de sujets de discorde entre spécialistes et un meilleur consensus entre eux. Parfois ce

sont des détails qui achoppent. Et la vie religieuse, pour laquelle des chercheurs ont des opinions très tranchées et pas forcément justifiables, entretenant nombre d'idées inappropriées. D'aucuns nient farouchement la présence de temples dans les oppida. D'autres encore vont jusqu'à contester les divisions anciennes entre peuples et réduire la Gaule à une portion au nord-est de la France. Ceux-ci, occultant le fait que la « Celtique » des auteurs anciens est la partie méridionale des Gaules, rejettent la Provence hors de la zone « celte ». Les Ligures jouent alors un rôle privilégié car « ils ne sont pas celtes ». Certes, la définition de la Gaule et de ses subdivisions n'était plus la même au temps de César, puisque la *Provincia* était déjà rattachée à Rome, ni au moment de la chute de l'empire romain, où désormais deux évêchés la découpent. La réalité fluctue selon les phases de l'histoire, ce qui n'est pas une raison pour nier l'existence des Gaulois, ni pour réduire le phénomène celte à la seule civilisation de La Tène (2^e âge du fer), selon les synthèses développées lors du colloque de Bibracte. Cette approche aboutit également au paradoxe qu'il n'y a jamais eu de Celtes en Irlande ! Mais où sont-ils passés ?

Les peuples

Les débuts des recherches approfondies sur les Celtes ont eu Napoléon III comme instigateur. En quête d'Alesia et de témoignages archéologiques sur César et Vercingétorix, il a favorisé un travail portant à la fois sur le patrimoine breton en Armorique et sur l'époque de la conquête des Gaules par César, temps qui exerçait sur lui une sombre fascination. Nous n'épiloguons pas sur la confrontation des deux chefs de guerre, thème d'essais multiples, car il y a tant d'autres sujets de controverse. Auparavant, Henri Martin s'était brillamment illustré, avec *l'Histoire des Gaulois* (1832). Elle est suivie, sous le second empire, par une monumentale *Histoire de France* (1865). Il y développe, de façon détaillée, les peuples de la Gaule. Depuis, l'histoire des Celtes se voit écrite tantôt par les historiens qui brandissent des textes, parfois discutables car leurs auteurs ne sont pas impartiaux, tantôt par les archéologues qui apportent un matériel concret mais pas toujours datable, et qui ont tendance à confondre civilisation de La Tène et Celtes. Même l'histoire événementielle peut être interprétée ; chaque historien imprime sa marque à l'histoire.

Selon Henri Martin (1865), la Gaule indépendante se subdivise en cinq zones, où vivent des Belges, des Armoricaux, des Gaéliques (aujourd'hui Celtiques), des Belges méridionaux et des Aquitains. Pour chacune d'entre elles, le détail des groupes est livré. Ainsi, la Belgique comprend les Bataves, les Ménapes, les Nerviens, les Trévires, les Éburons, les Leukes, les Mediomatriques, etc. Tous ces noms se rattachent à des villes actuelles. Les Éburons ont Liège pour capitale. Ils sont connus par le fameux sacrifice, selon César, de leur chef Catuvolcus, qui a préféré s'empoisonner avec des arilles d'if plutôt que d'être contraint à l'esclavage. Il aurait ainsi donné son nom à l'arbre (originellement nommé *ivos* puis *eburos* en langue gauloise). Mais cela n'est peut-être qu'une légende ? Ce thème se révèle très fréquent jusqu'en Galatie et ailleurs, un autre peuple, centré sur Embrun, porte le même patronyme dans les Alpes. Mais il n'a aucun lien avec le sanglier (*moccos*).

Comment définir un peuple ? Les anciens chercheurs tablaient (trop) sur l'anthropologie. Tombes et nécropoles donnent de bonnes bases. Elles permettent de noter l'évolution ou au contraire la permanence de groupes en un lieu donné. Or, avec les Celtes, l'incinération, ou plus exactement la crémation, car il reste un résidu, prend le pas en certaines occasions, la civilisation des Champs d'urnes ou quand les agglomérations deviennent plus denses. Face à ces lacunes, il est clair que l'on ne peut compter pleinement sur cette source de documentation, ce qui permet avantageusement d'éviter les dérives racistes. Selon Georges Dottin, les Celtes insulaires de l'âge du bronze appartiennent au type brachycéphale et ceux de l'époque du fer sont dolichocéphales. Il y aurait une éventuelle continuité par rapport au chalcolithique et aux groupes de la civilisation campaniforme. En revanche, il faut dire adieu aux Gaulois à têtes rondes !

Toujours selon le même historien, citant les auteurs latins, le portrait moral des Gaulois demeure peu flatteur. César et Tite-Live parlent de leur religiosité excessive. Ils n'entreprenaient rien sans l'approbation des druides. Comme guerriers, ils sont plus courageux que rusés. Ils ont beaucoup d'inconstance et une grande mobilité d'esprit. La passion les gouverne souvent. Le pire reste leur réputation de cruauté et de sauvagerie – mais tout est relatif ! – en raison du rituel des têtes coupées. Trois sources attestent cette coutume : l'arc de triomphe d'Orange, les portiques du Midi avec des têtes coupées, la littérature irlandaise avec la geste de Cúchulainn. Des données plus actuelles, tant ibériques que centrées sur le nord de la France, confirment une barbarie qui « outrait » les Romains, oublieux de leurs propres exactions, comme d'enterrer vivants des captifs. En cas de défaite, ils se suicident volontiers. Les exemples sont documentés par l'iconographie – le portique de Pergame – ou la littérature. À leur décharge, les Gaulois n'hésitent pas à affronter les éléments ou leurs ennemis. La cupidité est exempte de leurs calculs et de leurs combats. Mais, ils ont une fâcheuse tendance à la beuverie – ils refusent de couper le vin avec de l'eau, comme le font Grecs et Romains. Caton souligne leur sens de l'hospitalité. Et, selon Christiane Éluère, Cicéron leur reconnaît un sens exceptionnel de l'éloquence – il parlait en connaissance de cause !

Comment caractériser un peuple ? Si l'ethnographie demeure secondaire, c'est la civilisation qui prend heureusement le pas pour définir les populations celtes et divers critères entrent en compte : l'archéologie, la linguistique, la sociologie, la religion, etc. Il est indubitable qu'au vu de ces divers éléments, les Celtes forment une entité originale, qui se démarque des Grecs, des Italiques ou des Germaniques, ses plus proches voisins géographiques. Bien sûr, existent des métissages – les Celto-Ligures. Voilà une entité dans laquelle les premiers ont adopté nombre de traits culturels de ceux qui les ont précédés sur le sol conquis, et où les seconds ont fini par perdre leur identité linguistique. Certains traits offrent un caractère atavique que les nouveaux arrivants sont plus ou moins contraints d'adopter. Ainsi, sur le plan de l'organisation générale, l'état de royauté prévaut au début, lequel remonte au néolithique, comme dans la plupart des premières civilisations. Puis s'instaure, chez les Celtes, une sorte d'oligarchie et le roi tend à céder la place à un groupe de direction ; ou s'il y a un seul chef, il est tributaire de décisions prises collégialement. Une aristocratie foncière et guerrière

impose sa loi à tous, les producteurs et les autochtones (soumis ou consentants ?). Trois fonctions sociales se voient définies de fait : la classe sacerdotale, représentée par les druides qui prennent l'ascendant aux premiers siècles avant notre ère ; la classe militaire qui ressemble un peu à la chevalerie médiévale ; la classe laborieuse comprenant les paysans, les artisans, les commerçants, dont on ignore le véritable statut, alors même qu'ils produisent les richesses dont usent les deux premières classes. La société est structurée par un lien de dépendance personnel, ce qui implique un jeu d'alliance. Donc, les catégories chargées de la production économique ont intérêt à se mettre sous la protection des nantis. Ceux qui sont assez riches pour avoir un cheval se placent sous la tutelle d'un chef de guerre ou vendent leurs services à des puissances étrangères. Comme la guerre entre dans le fait culturel, tous les enfants s'exercent au maniement des armes dès qu'ils sont en âge de le faire. On a retrouvé des épées en bois destinées à l'exercice des plus jeunes. Il n'y a, en revanche, aucune trace patente d'esclavage avant le contact avec les pays qui le pratiquent.

Sur le plan matériel, les cultures évoluent plus vite que les idées. Chaque siècle livre ses spécificités qui donnent un canevas circonstancié à l'archéologue. Pourtant, en ce qui concerne le domaine religieux, des bouleversements symptomatiques se produisent de temps à autre. Aux temps historiques, les Celtes ont des croyances très spécifiques qui ont interpellé leurs contemporains d'autres nationalités. Aucun « dieu », aucune statue – le mot n'existe pas ! La foi en l'éternité de l'âme, ce qui confère un détachement suprême face à la mort, comme seul idéal ! Certes, il y a eu évolution dans ce domaine. Les Romains ont introduit un panthéon, devenu florissant aux premiers siècles après l'avènement du Christ. Mais auparavant tant de questions se posent quant à la métaphysique, aux rituels, à la transmission religieuse. Les archéologues abordent rarement ces domaines immatériels et les méconnaissent souvent, oublieux de l'analogie souvent plus explicite que les formules écrites. Quelques-uns, pourtant, avouent quelque faiblesse pour la symbolique. Jacques Briard cite le char cérémoniel de la Côte-Saint-André (Isère), doté de quatre roues à six rayons, et porteur d'une situle et d'une coupe. Cet exemple n'étant pas isolé, il suppose des rituels (et une métaphysique) de l'union du feu solaire et de l'eau, chez les populations de l'âge du bronze final, qui pratiquent par ailleurs la crémation. Peut-être le thème est-il plus ancien encore ? Dès le chalcolithique (et les premiers Indo-Européens), un dieu solaire devient le parèdre de la Déesse souveraine. Lune et soleil s'unissant aux équinoxes entrent dans un mythe qui survivra aux siècles, voire aux millénaires. Le carnaval en livre un dernier écho.



Figure 20. Figurine de sanglier en bronze, II^e siècle avant J.-C., fouille de Báta, Hongrie. (Miklós Szabó, Sur les traces des Celtes en Hongrie, Budapest, Corvina, 1971)

Il reste à parler de particularités d'un moindre intérêt. Le zoomorphisme et le totémisme ont été mis sur le tapis par les historiens et ethnologues anciens. Ces thèses ont été délaissées en tant que telles. Ainsi, Salomon Reinach, dans *Celtica* (1900), évoque le totémisme chez les Celtes, idée qu'il reprend à sir James Frazer. Certes aujourd'hui, un tel concept fait sourire. Cependant, les enseignes militaires – la louve romaine ou le sanglier celtique – entrent dans ce jeu identitaire et pourraient témoigner d'un système « national », conceptualisé sous une forme animale. Rappelons que la louve symbolise Rome et que le sanglier se montre comme l'attribut privilégié de Toutatis ou Teutatès, le « dieu de toutes les tribus gauloises ». Cela ne vaut que dans cet exemple. La jument d'Epona ou le serpent à tête de bélier de Cernunnos (ou Karnunos) entrent dans la catégorie des attributs et ne peuvent être pris pour des vestiges totémiques.

La guerre

Pour l'historien, la guerre, ce sont des dates, des faits d'armes, une historicité des victoires et des défaites, des avancées technologiques, des chefs de guerre et leur implication au cœur de la bataille, des stratégies utilisées en telle ou telle circonstance. Pour l'économiste, il sera question de contrôle des marchés, de coût des hostilités en termes d'armes à fournir. Les Gaulois passent en général pour être assez hardis. Cela suffit-il ? Ils ont la culture de la guerre, n'en déplaisent aux esprits chagrins qui osent avancer que l'âge du bronze et l'âge du fer ont été des périodes de calme, de « paix » et de tranquillité, oublieux des sites défensifs partout érigés, et des conflits armés impliquant les peuples celtes.



Figure 21. Site d'oppidum, Le Puy Sainte-Réparate.
(© Myriam Philibert)

Certes, les premières forteresses n'offrent aucune comparaison avec le fameux *murus gallicus*, dont César parle dans ses écrits, car lui-même avait été impressionné. Peut-être était-ce là le but ? « Cette construction élaborée qui exige des tonnes de fer est plus idéologique et esthétique qu'efficace », si l'on en croit

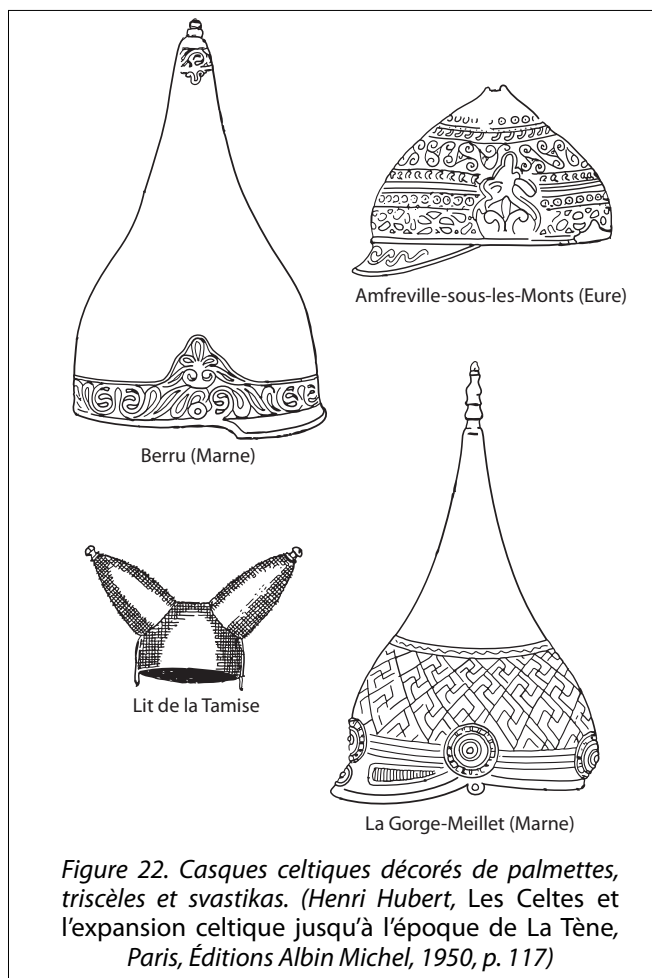
Jean-Pierre Mohen. Il rappelle que les oppida succèdent aux forteresses du néolithique et de l'âge du bronze, certes sans véritable solution de continuité. Cependant, de telles réalisations impliquent un climat d'insécurité... Et le Gaulois se révèle guerrier dans l'âme. L'oppidum (*dunon* en gaulois) se dévoile comme une ville fortifiée, qui peut couvrir plusieurs centaines d'hectares et s'asseoir sur un ensemble de collines. Ainsi, le site de Bibracte, en Bourgogne, paraît représentatif de ce grandiose mode de construction et de cette urbanisation défensive, pleinement originaux et propres aux Celtes. Il existe aussi des oppida de plaine. En Bavière, Manching apparaît comme l'exemple type d'un important dispositif défensif (ou oppidum) installé dans une vallée.

Un système composé de *murus gallicus* à la base, puis de poteaux verticaux encastrés dans un parement constitue un rempart de sept km de long et d'une superficie de 380 ha. L'ensemble est subdivisé, selon la mode gauloise, en îlots voués à l'habitat ou à diverses occupations indispensables dans une ville de cette taille. Au centre, se voit un complexe religieux avec plusieurs temples. Qu'on ne dise pas que les druides officiaient dans les tréfonds de forêts aussi obscures qu'impénétrables ! Ce colossal et ingénieux agencement témoigne, s'il est besoin, de la technicité du génie celte. Qui plus est, le temple trône sur une plateforme.

La guerre est apparue très tôt au Proche-Orient. En Europe occidentale, l'arc, puis le cheval monté constituent les facteurs les plus significatifs du phénomène. Au départ, l'arc est une arme de chasseur d'une redoutable efficacité et d'une silencieuse efficacité. Le néolithique en développe toutes les applications et les premiers Indo-Européens en font une arme symbolique en lien avec le soleil et ses rayons. Ainsi, les archers campaniformes se battent pour la gloire et la victoire des forces lumineuses. Ou plus bonnement contre quelques adversaires malchanceux ! Mais deux autres artefacts prennent l'ascendant – la hache et le poignard. Les porteurs de céramique cordée détournent un outil de bûcheron pour en faire l'excellence du combat. Certes, il s'agit encore de lutte dans le monde des forces obscures ou de l'Au-delà. Pour combien de temps ? Quant au poignard, doté d'un prestige viril, il paraît si beau, amoureusement réalisé dans un silex blond que sa destinée le limite d'abord à accompagner le défunt dans la tombe. Mais vient le métal et la dure réalité d'une guerre larvée mais de plus en plus omniprésente. Certes, il faut attendre l'âge du bronze. Cette avancée technologique jouit d'abord d'un prestige symbolique avant de témoigner de la dure réalité des luttes intertribales ou internationales. Puis, les Indo-Européens, toujours eux, déferlent avec leurs chars de combat, réduisant à merci des peuples plus riches et plus puissants qu'eux. Peut-être sont-ils arrivés pacifiquement en Europe, selon les thèses actuellement défendues par l'archéologie ? Tous ces faits obligent cependant à admettre l'idée d'une aristocratie guerrière, dominant plus ou moins un peuple (celte et/ou autochtone ?). Enfin arrivent les cavaliers scythes ou les cavaliers gaulois. Cheval et char sont indubitablement des attributs de pouvoir. Force est de constater qu'une aristocratie de type féodal s'implante. Qu'elle soit originaire des lieux mêmes qui définissent sa civilisation ou qu'elle vienne d'ailleurs ne change rien à l'état de fait. Quoique prétendent les archéologues, il y a eu de grands déplacements de populations au cours des siècles qui précèdent l'avènement du Christ, des zones désertées puis colonisées à nouveau.

Toujours est-il que la civilisation des Champs d'Urnes de l'âge du bronze final ou les « invasions » celtiques ont le même impact. Dans les deux cas, il s'agit de Celtes et dans les deux cas, d'aristocraties dont le pouvoir repose sur une structure militaire d'une efficacité redoutable. Pour Jean Guilaine, la guerre représente le contrôle des marchés, un désir d'hégémonie et/ou une importante démographie. Peut-être convient-il de tenir compte des fluctuations climatiques ? Sont-elles à l'origine de raids, comme celui de l'hypogée de Roaix, qui comptabilise plus de cent morts au chalcolithique ? Apparaît donc une classe de guerriers professionnels, qu'une riche aristocratie peut entretenir. Rappelons le coût exorbitant d'un *murus galicus* et même

des armes usuelles des combattants. Certes, armures et casques étaient réservés à une élite, et la cotte de mailles plus convenue. Mais les épées que l'on allait jusqu'à offrir en oblation à l'issue de la bataille, représentaient des quantités impressionnantes de métal à façonner. Fondeurs, bronziers et forgerons ne connaissaient pas le chômage ! Le mythe, ou encore les gravures rupestres de Val Camonica (Alpes italiennes) dévoilent ces professions comme occupant une position favorisée dans la société, et dans la mythologie.



En quelques décennies, les Gaulois deviennent des combattants hors pair et des mercenaires réputés. C'est en Languedoc que se situe le point de ralliement de tous ceux qui vendent leurs services tantôt aux Phéniciens, tantôt aux Romains. Ils passent, généralement, pour des fanfaron, des pillards. Ils sont impétueux. Ils n'ont aucune crainte à l'encontre de la mort. Effectivement, ils croient en l'immortalité de l'âme et cette seule conviction les dynamise au combat, quand ils n'ont pas à faire usage de « potion magique ». La consommation de plantes excitantes et euphorisantes est indéniable, bien qu'il soit difficile d'en apporter la preuve. Selon Diodore de Sicile, ils ont trois frondes, une autour de la tête, l'autre autour du ventre et la troisième en main. Cet étrange accoutrement renvoie aux héros mythologiques et l'on se plaît à imaginer le combattant irlandais

Cúchulainn rivalisant d'adresse avec son cocher, armé d'un tel instrument. Peut-être y avait-il, aussi, comme à cette époque de l'épopée mythique, des gratifications substantielles ? La part du héros entraînait parfois des duels à mort entre braves. Faut-il évoquer des figures emblématiques comme Brennos ou Vercingétorix ? Malgré ses imprécisions et ses mystères incomplètement élucidés, l'histoire parle d'eux. Vercingétorix est probablement un nom commun mais le personnage emblématique a traversé les âges, aurolé d'avoir tenu tête (un temps) au grand César.

D'aucuns refusent l'image des tribus gauloises se déplaçant en convoi à travers l'Europe. Sans tomber dans la caricature, il convient de se souvenir que les Gaulois sont très mobiles et voyagent volontiers avec femmes et enfants dans leurs expéditions à la conquête du monde. En Anatolie, ce sont des tribus entières (plus de 20 000

personnes) qui ont investi les massifs montagneux. Quelques familles et/ou individus ont retraversé le Bosphore pour retourner dans leur patrie d'origine. Mais pour les autres, le voyage a été sans retour et ils ont fait souche au cœur du pays qu'ils avaient très partiellement conquis.

La vie quotidienne

« Les Gaulois habitaient des villages non fortifiés et ils étaient étrangers à toute forme d'industrie ; couchant sur des litières, ne mangeant que de la viande, pratiquant seulement la guerre et l'élevage ; ils menaient une vie primitive et ne connaissaient aucune forme de science ni d'art. Leur avoir personnel consistait en troupeaux et en or, parce que c'étaient les seules choses qu'ils pouvaient facilement emmener et transférer partout à leur gré dans leurs déplacements. »
(Polybe, *Histoires*)

Passons sur le commentaire, partial. Débutons avec l'habitat. La description qu'en donne Henri Marin évoque des « maisons spacieuses et rondes », couvertes de bardeaux et de chaume. À l'intérieur, le mobilier reste sommaire, avec des vases et des peaux de bêtes. Cette approche a-t-elle vieilli ? En fait, selon les régions et les époques, divers types d'habitat ont prévalu. Pour sa part, César mentionne trois modes d'habitat, les oppida, cités plus haut, les villages ou villes ouverts en plaine, les fermes isolées. Ces dernières sont majoritaires en Armorique, du fait d'une faible occupation du territoire. Soulignons l'originalité des oppida gaulois, des villes fortes tournées vers l'effort de guerre. Oublions le cliché des Gaulois allant se réfugier dans ces lieux en cas de menace – l'habitat y était permanent. À ce titre, les coutumes des Arvernes ont été bien étudiées ces dernières années par le professeur Périchon. Il distingue un habitat de plaine, y compris des villes conséquentes comme Aulnat, et un remarquable ensemble d'oppida sur toutes les hauteurs avoisinant la ville de Clermont-Ferrand. Certes, les villes ouvertes sur les terrasses fluviales sont légèrement antérieures à celles des sommets fortifiées. La richesse de tous ces sites prouve l'influence déterminante des Arvernes aux derniers siècles avant notre ère. Ils ont formé avec les Voconces qui vivaient sur la rive gauche du Rhône une puissante confédération. Avec la romanisation, les centres urbains s'enrichissent en bâtiments publics et religieux tandis que le confort des maisons individuelles s'accroît.

Pour cette dernière, est sensible une variabilité en fonction de la zone géographique – maisons de bois du nord de la Gaule, constructions en pierre du Midi méditerranéen. Deux cultures dont la tradition spécifique remonte au néolithique s'affrontent ici. Depuis ces temps reculés, l'Europe de l'est, du centre ou du nord privilégie le bois abondant et/ou la terre (pisé) pour des cabanes dont la durée de vie n'excède pas trente ans. Qu'importe ! Des habitudes de semi-nomadisme restent ancrées dans les mentalités. Dans le sud, la pierre est tellement abondante qu'il faut l'enlever pour cultiver le sol. Ce matériau ne serait-il pas propice à la construction ? Autre opposition entre ces deux aires, les peuples nordiques affectionnent la forme ronde –

l'oppidum de Manching privilégie ce modèle. En revanche, l'oppidum d'Entremont ou Aulnat laissent apparaître des îlots rectangulaires ou carrés avec des constructions quadrangulaires. Forte est l'influence de la tradition antérieure aux Celtes, dans l'habitat. Dans les cabanes gauloises, des banquettes entourent les murs et le foyer se trouve au centre – pôle domestique et sacralisé par la présence de chenets, souvent ornés de béliers solaires.

Jean-Pierre Mohen lie le phénomène indo-européen, au sens large, au grand développement de l'agriculture, avec certes des moments de détérioration climatique où le pastoralisme prévaut. Les Gaulois passent pour de solides mangeurs, affectionnant la viande de porc (et non de sanglier) qu'ils font bouillir, rôtir ou griller. La vaisselle passe, casse et disparaît en quatre générations au plus. On peut fonder sur elle la définition des groupes culturels. En revanche, on ne peut établir de liens entre celle-ci et les peuples. L'exemple de la culture de Golasecca en Lombardie (âge du bronze final) dévoile des Celtes, sur le plan linguistique, mais des réalisations ethnoculturelles sans aucun rapport avec la civilisation ultérieure de Hallstatt, considérée comme la première « celte ». La langue précède et reste. Peut-être conviendrait-il d'y attacher une place plus significative ? Le fort impact de la langue gauloise au cours de la seconde partie du I^{er} millénaire avant notre ère tient dans l'importance numérique de ses locuteurs répartis sur toute l'Europe. Il a duré un millénaire et demi au moins, avant d'être éradiqué. Et encore, nombre de mots subsistent dans le français actuel et surtout dans l'occitan.

Le génie celte se manifeste sur le plan artisanal où il apporte nombre d'innovations techniques, telles que tonneaux, chars, charrues, etc. Quant au plan artistique, il emprunte, selon certains, des figurations à la Grèce et à l'Italie avant de les transformer. Le monde méditerranéen a exercé une fascination sur l'élite gauloise. Pour d'autres, il va chercher du côté des steppes ou du Proche-Orient ses modèles. Sans doute, selon les époques, l'inspiration vient d'une zone ou d'une autre. Ensuite, et c'est là que se situe l'originalité de ce peuple, un travail subtil et savant métamorphose les thèmes copiés en des réalisations d'un

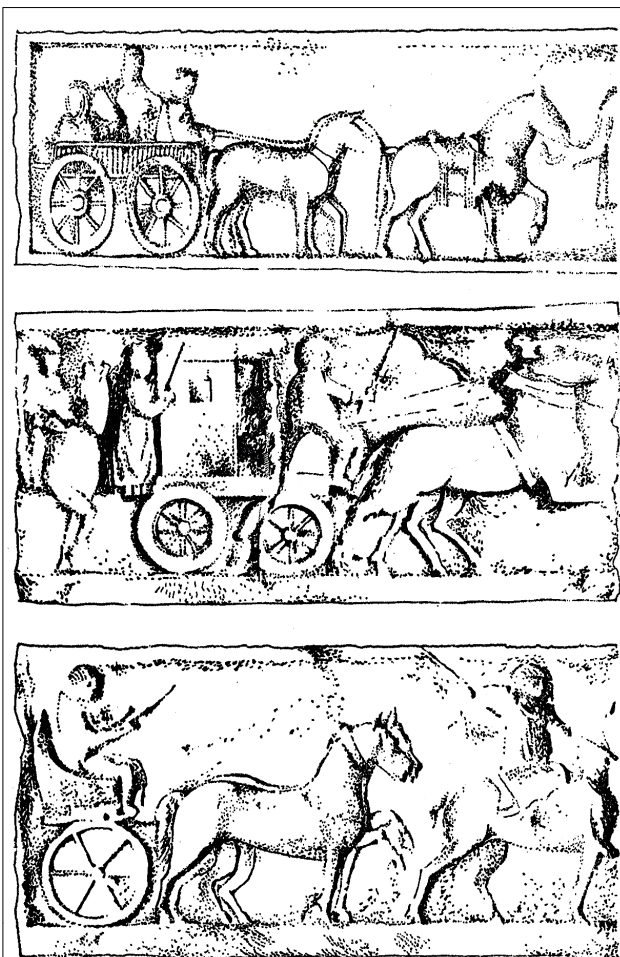


Figure 23. Représentations de chars sur des pierres tombales celtiques à l'époque romaine.
(Miklós Szabó, op. cit.)

particularisme exceptionnel. Les orfèvres font grand usage du compas, ce qui leur permet de réaliser des motifs basés sur une symétrie non pas binaire mais ternaire, qui aboutit à la triscèle. Ils usent également de symboles pleinement indo-européens comme le svastika. À La Tène, on privilégie lotus et palmette.



Figure 24. Têtes coupées provenant du site de l'oppidum d'Entremont, Bouches-du-Rhône, France. (Musée Granet d'Aix-en-Provence, photo Michel Wal, <https://fr.vikidia.org>)

Le domaine artistique va des figurations humaines schématiques et rupestres à la statuaire monumentale, présente en Allemagne, en Espagne et dans le Midi. Ainsi, les têtes coupées d'Entremont, sans bouche pour quelques-unes, forment une belle galerie de portraits d'hommes plus ou moins réalistes, avec ou sans moustache, certains avec une moue d'amertume infinie. Le guerrier au diadème d'Entremont montre une attitude impassible et un regard lointain. En Armorique, les stèles aniconiques l'emportent.

Des portiques somptueux dévoilent un autre trait de caractère des Gaulois – le goût du spectacle en ce qui concerne la Mort. D'une part, la

décapitation rituelle des ennemis se révèle comme un trait que César souligne avec horreur, alors qu'il ne fait pas preuve de compassion envers ses propres prisonniers. Dans le Midi, les têtes sont clouées aux portes en guise d'avertissement. D'autre part, le hérôn⁵ entre dans une problématique différente. Ces portiques, ces abris ou ces statues monumentales ont pour but d'honorer les guerriers valeureux ou les ancêtres. Morts dans le feu du combat, ils ont pour mission de conduire leurs proches victorieusement jusque dans le Monde Blanc, le paradis, où l'âme, éternelle, trouve une seconde vie. Tous sont assis en tailleur, dans la posture attirée du héros, une main posée sur une pyramide de têtes coupées, transmutant la mort en vie. Les grandioses funérailles des Celtes trouvent ici leur justification.

Littérature et mythologie celtique

Pour les Romains, peuple et territoire définissent une identité ; pour les Celtes, langue et peuple la caractérisent. Les uns inscrivent leur destin dans l'histoire et les seconds dans le mythe. Comme les autres Indo-Européens, nomades à l'origine, les Gaulois sont maîtres de l'oralité, laissant au conte, à la poésie, à la phraséologie du rituel, la part belle. Cependant, ceux qui ont été au contact de peuples connaissant

⁵ Dans la Grèce antique, édifice dédié à un héros ou à une divinité. (N.D.L.R.)

l'écriture, les Étrusques ou les Grecs, ont usé de celle-ci, au moins pour des inscriptions dithyrambiques. Comme début, notons les écritures pictographiques en Italie et dans l'axe rhodanien ouvert sur la Méditerranée. Il faudra la romanisation pour que les Celtes se familiarisent avec l'écriture et la christianisation pour que naisse la littérature irlandaise.

Les Celtes n'ont pas encore rompu avec leurs origines lointaines. Ce sont des peuplades familières de la transe ; qui savent encore manipuler les formes et le temps, ou user de la métamorphose à l'instar des dieux. Toute vie est jeu des puissances cosmiques. Tout cela apparaît dans les prolifiques et fantastiques récits irlandais ou gallois. Ou dans le conte, comme le met en avant Jérémie Benoit. La geste de Cúchulainn donne un exemple type de la fantaisie débridée des conteurs. Ce héros, qui a trois pères et naît lui-même à trois reprises, pourrait parfaitement avoir sa place dans le héros des Celtes du Midi. En lui se télescopent les phases du temps. Enfant encore, il se marie, sort victorieux de l'initiation héroïque qui fait de lui le plus valeureux combattant du royaume, et il termine son existence, adossé à une pierre levée pour ne pas faiblir, tué de la main de son meilleur ami. Ainsi, il devient « dieu » dans la mort. On ne peut que souscrire à la phrase de Paul-Louis Van Berg : « La spéculation celtique et, plus généralement indo-européenne, noue les niveaux de la réalité plutôt qu'elle ne les sépare, aidée en cela par de multiples procédés linguistiques. »

Autre morceau de bravoure, les *Triades de l'île de Bretagne* donnent la pleine mesure de la métaphysique celte. Certes, leur rédaction n'est pas « primitive », mais le fonds fait appel à des vérités qui n'ont aucune relation avec la religion chrétienne, et l'on est en droit de considérer ce contenu comme « archaïque » et se rattachant au monde celte. Ces aphorismes ont été révélés partiellement par Adolphe Pictet en 1853. Un autre corpus figure parmi les manuscrits du barde Llywelyn Sion (1560). Si la littérature celtique remonte au mieux au moyen âge, elle se fait l'écho d'un légendaire bien antérieur à la date de la rédaction des textes.

« Il est trois unités primitives. Et il ne peut y en avoir davantage. Ces trois points sont : un Dieu, une vérité, une liberté, point où se font équilibre toutes les oppositions. » (Première des *Triades de l'île de Bretagne*)

Vie religieuse

La religion gauloise n'est pas un bloc monolithique et les archéologues notent quelques changements au cours du temps. Comme prémices, une religiosité tournée vers les manifestations cosmiques éternelles, la terre, la mer, le ciel, les astres. Tout l'âge du bronze se voit influencé par le soleil flamboyant, parèdre d'une déesse mère généreuse. Cette approche se termine dans l'apothéose ignée des Champs d'urnes. L'immortalité est ancrée dans la pensée indo-européenne ; l'*amrita* hindoue représente la non-mort. Commune aux Celtes, Germains, ou Scandinaves, la croyance en l'éternel retour et en l'immortalité s'impose. Le cycle de la lune ou celui de l'année servent de modèle au devenir humain. Deux chemins s'offrent à l'individu, la transmigration

ou la voie des dieux. Dans le premier cas, les diverses roues d'existence, qu'illustre la croix celtique (qui n'a rien de chrétien sur le plan symbolique). Ce sont de l'extérieur vers l'intérieur, l'inconnaissable et l'inaccessible *Keugant* ; *Abred*, la sphère de nécessité où se déroule la vie quotidienne ; *Annwm*, état où la densité atteint son maximum et où l'on approche la mort absolue ; *Gwenwed*, le monde Blanc, sorte d'île blanche et merveilleusement paradisiaque. La transmigration se voit magnifiquement attestée dans la mythologie irlandaise où le héros fondateur, Fintan le Blanc, passe de corps en corps, tantôt humain, tantôt sous une vêtue animale, et traverse l'histoire du pays sans vieillir d'un seul jour. Pour les héros déifiés, les héros offrent leur monumentalité grandiose.

Une particularité marquante des Celtes, et qui les rattache aux populations indigènes antérieures, vient du culte voué à la Déesse sous toutes ses formes, déesse tellurique, lune capricieuse, nymphes des sources et des eaux, entités féeriques vivant dans les arbres. Voilà un culte populaire, qui s'oppose probablement à la métaphysique druidique, laquelle ne connaît aucun « dieu », au sens où l'entendent les Latins. Une pièce illustre bien l'état d'esprit celte sur la religion, c'est le chaudron de Gundestrup (illustré en page de titre). À l'extérieur se dessine la ronde des quatre dieux saisonniers et la triple déesse, tandis qu'à l'intérieur, ils ne sont plus que deux à se partager ses faveurs, Taranis, le dieu tonnant et Cernunnos, le jeune dieu imberbe qui règne sur le monde des morts.



Figure 25. La grande déesse et ses deux époux, Taranis (à gauche) et Cernunnos. (Détail du chaudron de Gundestrup, musée national du Danemark de Copenhague, in J.-J. Hatt *Les Celtes et les Gallo-Romains*, Genève, Les éditions Nagel, 1970, pl. 52)



Figure 26. Velaux : « l'Hermès bicéphale » ou en fait, le dieu Cernunnos. (© Myriam Philibert)

Donc, il y a des « dieux » au sens où César les entend ! En réalité, ce sont des esprits, des manifestations de forces élémentaires et surtout une iconographie dépeignant la mythologie. Pour les druides, le divin ne connaît pas de représentation, ultime cercle de la roue des existences. Il appartient à la dimension du non verbal et de l'abstrait. L'art celtique est d'ailleurs passé par une période bannissant toute figuration et où toute l'imagerie demeurait géométrique, avec des roues, des triscèles ou des

svastikas pour illustrer la dynamique des cycles. Cependant, l'étude attentive des pièces d'orfèvrerie en particulier, mais également quelques éléments de la statuaire dévoilent un dieu caché – voici Cernunnos qui porte deux feuilles de gui comme couronne. Il a une fonction psychopompe et un lien avec le monde des morts, tout en dévoilant le soleil, prisonnier de la ténacité hivernale. Voici « l'Hermès bicéphale » de Roquepertuse (Bouches-du-Rhône), découvert dans un portique à étage, et illustrant la même divinité. Ailleurs, ce sont des statues de héros en pied, comme à Glauberg (Hesse). Toute la problématique tourne autour du passage, essentiel, vers l'Autre monde. La décapitation a la valeur symbolique de séparer matière et esprit.

La religion gauloise fonctionne sur le sacrifice sanglant, qui représente un échange ou plutôt un paiement engageant les forces supérieures. Ici, le héros fait figure de dieu et incarne les valeurs représentées par Cernunnos qui veille sur la porte du monde de la Mort. Le défunt transcende son propre trépas et entraîne dans son sillage tous les braves morts au combat. De fait, on saisit le passage du héros Cúchulainn vers la sphère divine, incarnée en Irlande par le jeune Oengus, fils du dieu suprême, le Dagda (ou bon dieu). La mort n'est qu'un passage et après l'hiver vient l'été et le soleil chaleureux. Il n'empêche que le trophée crânien prend une valeur exemplaire au temps de la Gaule antique. Est-il mémoire des ancêtres ou triomphe d'un héros méritant ? Selon César et les auteurs classiques, les Celtes font preuve d'une religiosité excessive. Cela ne veut pas dire pour autant des temples monumentaux comme à Rome, ni des réunions secrètes dans des clairières comme se l'imaginaient les auteurs des siècles derniers. Toute cité a son temple, ou les castellaras ligures, leur autel du feu. Le *drunemeton* ou sanctuaire central des Galates au cœur de la Turquie n'était pas un édifice ridiculement petit mais une ville dont il devint le centre sacré et politique ! Une part de cette religiosité s'inscrit dans un cadre familial et des *fana*, temples privés de modestes dimensions, sont réalisés dans le sein des demeures patriciennes au temps de la conquête. Ils succèdent au *nemeton* (enclos sacré) des périodes antérieures. Ce sont peut-être des oratoires voués aux ancêtres. Par chance, les découvertes archéologiques viennent confirmer l'existence de salles communes où se déroulaient des assemblées et/ou des

cérémonies en l'honneur des héros (ou des dieux). Citons la fouille de Jean-Louis Brunaux à Ribemont-sur-Ancre (Somme) où un espace cultuel – civil et sacré ne sont pas forcément dissociés – a vu le jour à l'issue d'une bataille entre tribus. Deux espaces s'opposent : un enclos plus ou moins carré limité par des fossés, le long desquels gisent les corps suppliciés des vaincus ; et une sorte de tour recelant une fosse à offrandes, axe cosmo-tellurique dédié aux vainqueurs. L'ennemi et le héros n'ont pas droit au même traitement ! Plusieurs mois après ce geste expiatoire, la « tour » a été détruite et une trentaine de stèles ont été érigées en cercle, pour une ultime commémoration. Les héros ont été déifiés.

« Magnifique, ta salle de trophées où les têtes des ennemis vaincus sont fichées à la pointe des piques ou accrochées aux harnais par la mâchoire. » (*Cycle épique d'Ulster*)



Figure 27. Velaux : héros de Roquepertuse.
(© Myriam Philibert)

IV. ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE

L'histoire est analysée, figée, sauf découverte exceptionnelle de nouveaux textes. Cependant, elle est source de dates sûres. Théoriquement, l'archéologie, elle, devrait apporter, avec les découvertes renouvelées, un sang neuf à la question celte. Pourtant, la position des archéologues purs et durs veut qu'ils s'attachent seulement aux vestiges matériels, oubliant le contexte ethnologique. Malgré des progrès réalisés sur le sujet des datations, la précision chronologique de cette discipline manque de finesse et il faut s'en contenter. En fait, les opinions sont aussi tranchées aujourd'hui qu'elles l'étaient aux premiers balbutiements de la recherche. D'un côté, certains suivent Gordon Childe quand il estime que la guerre tient une place importante dans la diffusion de la culture celte. Jean-Paul Demoule, en revanche, ne valide aucune hypothèse à propos d'invasions, selon l'archéologie, la linguistique, la biologie, ou la mythologie. Voilà deux opinions tranchées. Certes, les civilisations se fondent les unes dans les autres, sans rupture marquée, âge du bronze final, 1^{er} âge du fer, 2^e âge du fer. Certes, les communautés évoluent au fil d'apports humains, mythiques, technologiques ou commerciaux, difficiles à appréhender. Des faits anodins font que l'histoire se forge au cours des siècles, se forme et se déforme, s'embellit et s'enrichit, entre mythe et réalité, oubliant peu à peu le fait objectif.

Dès la fin du néolithique, la guerre fait son apparition. Finies les riches moissons et les pains croustillants ; une péjoration climatique entraîne des populations vers le

pastoralisme, la transhumance, voire les migrations et l'appropriation des biens d'autrui. Des inégalités apparaissent entre tribus. Nouveau, le besoin d'accumuler les richesses et de les protéger dans des villages dotés de palissades, se met en place. Plus meurtrier que la simple querelle tribale, un antagonisme pasteur-agriculteur prend corps. Un nouvel élément fait son apparition, le métal avec des collecteurs de minerais, des fondeurs et des forgerons. Désormais, la dualité s'impose avec une distinction sexuelle dans les tombes des premiers Indo-Européens. Les sociétés patriarcales se mettent en place, ainsi qu'une hiérarchie et un partage sexuel des activités. Le statut de chasseur est à l'origine de la revalorisation de l'homme, et le guerrier prend le relai. Certains accumulent des richesses, font montre de superbe, asservissent les plus démunis ou les prisonniers de guerre, quand il y en a ! La situation est analogue au Proche-Orient et en Europe. Une tripartition sociale voit le jour : aristocratie guerrière, sacerdoce et classes laborieuses. Au règne de la déesse souveraine, a succédé un temps avec un couple divin primordial. Enfin est venu le panthéon typique des Indo-Européens, deux dieux qui se partagent l'année, puis trois dieux qui règnent sur la mer, la terre



Figure 28. Bague ornée d'un cheval et d'une inscription en gaulois. (© Myriam Philibert)

et l'atmosphère, reléguant la féminité à un rôle de second plan. Adieu la Déesse, qui devient la fille, l'épouse ou la mère de dieux plus dominateurs qu'elle. Les Celtes lui vouent pourtant un culte profond. Dès lors, le mythe de création s'impose et le travail de l'artisan se voit revalorisé. Le forgeron, un peu sorcier, détenteur de secrets, prend le pas sur la potière qui, pourtant, a mis à l'honneur les arts du feu. L'apologie de la guerre se concrétise dans des mythes, où les dieux se battent entre eux pour l'hégémonie sur leur sphère ou dans d'autres qui annoncent la fin du monde. Inutile de dire que les armes d'apparat ornent les guerriers morts au combat. Certaines sont fictives et inaugurent, peut-être, des combats dans l'Au-delà. Les ères du Taureau, du Bélier et des Poissons ont vu le développement de la violence à outrance. Sur le plan mythologique, adieu, sauf exception, aux thèmes de naissance des hommes, des dieux ou des univers. Un dieu fort, puissant, guerrier, introduit le thème de la création.

Indo-Européens, Sémites et Asiatiques adhèrent d'emblée à cette perspective, alors que les peuples d'Océanie préservent encore une approche « pacifique » de nos origines.

Voici venue l'ère du chaudron où cuit la soupe, brouet plus ou moins clair, fait avec tout ce qui tombe sous la main. Ce récipient prend rapidement une valeur mythique, donnant l'abondance, l'inspiration et l'éternité. Il devient la seule note féminine et

non-violente dans un monde de brutes. Ce cliché démontre l'importance des périodes fastes, nées de conditions climatiques favorables, où la paix engendre la prospérité et d'autres néfastes où la survie implique des déplacements de populations ou la guerre. Spécialiste du monde celte, Christiane Éluère souligne une péjoration climatique, à la fin de l'âge du bronze, ce qui entraîne des bouleversements politiques. Voici le temps de l'introduction du cheval monté et des grandes épées en bronze, puis en fer quand ce dernier métal arrive sur le marché. Le glaive est une arme pour combattre à pied, alors que la longue épée arme le cavalier, fier sur son destrier.

Archéologues et historiens actuels et la question celte

« Au moment où le fer va introduire dans la protohistoire européenne une nouvelle révolution technologique, on peut affirmer que les blocs qui constitueront l'Europe à l'âge du fer, les masses celtiques et germaniques, sans accorder d'ailleurs une signification ethnique à ces dénominations, sont déjà implantées. À l'est, les mouvements des peuples des steppes (Cimmériens, Scythes) jouent dans cette zone un rôle important et influenceront aussi l'Europe centrale, occidentale et septentrionale suivant un processus de réaction en chaîne. (...) Évidemment, un schématisme un peu rigide tendrait à synchroniser chaque siècle avec une phase déterminée. Comme toujours, en pareille matière, la prudence est de règle, justifiée par la possibilité des erreurs. Toute précision est ici illusoire et mieux vaut se contenter d'une honnête approximation. » (Jacques-Pierre Millotte, *Précis de protohistoire européenne*)

En dépit de ce préambule circonstancié, d'un professeur maintenant disparu, les historiens et archéologues, comme Vincelas Kruta ou Christiane Éluère, qui traitent de la question celte d'une façon académique, ont toujours tendance à découper leur matière en siècles. Certes, l'approche permet de détailler l'évolution ou la rupture sur cinq générations et de donner une impression de finesse à leur démarche. Certes, la recherche a progressé. Cependant, en dépit de la relative pauvreté de leurs sources, les premiers chercheurs avaient, semble-t-il, une vue plus globale de la situation, parfois plus juste aussi. Ils ont eu le mérite de rester fidèles à eux-mêmes, de garder des opinions tranchées sans se laisser influencer par des nouveautés à la mode (pour un temps). Pour leur part, les générations actuelles ont tendance à ne connaître que ce qui se passe dans leur coin de terre et à être incapables de synthèse. Les archéologues ont souvent une vue lacunaire de la question celte qu'ils limitent à quelques pots cassés, dont la répartition géographique demeure, avant tout, « locale ». Relativisons. Certaines d'entre elles, comme la céramique sigillée issue d'ateliers à la réputation internationale, se retrouvent cependant dans tout le monde « celte » – histoire de marchés et de commerce.

Nous ne remonterons pas jusqu'aux temps héroïques où l'archéologie en était à ses premiers balbutiements, jusqu'à Alexandre Bertrand, Salomon Reinach ou Joseph Déchelette dont le *Manuel d'archéologie* est devenu un classique de la méthode. D'autres personnalités de ces époques échappent plus ou moins à l'oubli, comme

Henri Hubert qui fouilla surtout les bouquins plus que les sites archéologiques, ou Georges Dottin, ardent défenseur de la langue gauloise. Oublions également Gordon Childe, l'inventeur de « la révolution néolithique ». Histoire et archéologie s'entremêlent le plus souvent, alors que certains scientifiques font montre d'une indéniable connaissance dans un domaine spécifique. Nous avons tous entendu parler de Georges Dumézil et de ses pointilleux travaux sur les Indo-Européens. Françoise Le Roux et Christian Guyonvarc'h sont des historiens spécialistes de la civilisation celtique ; le professeur Emmanuel Anati, d'art rupestre, et du célèbre et controversé site de Val Camonica, dans le nord de l'Italie ; en dépit de son savoir encyclopédique, Jean Guilaine est avant tout préhistorien, ce qui lui confère de la distance par rapport à la question. Quant aux chercheurs actuels, tous ont un parcours plus ou moins atypique. Il y en a pourtant qui tentent de se distinguer par leur originalité et ont des opinions tranchées, niant la cohésion des Celtes en tant que « peuple », au mépris d'une puissante identité linguistique, ce qui s'affiche comme réducteur.

Globalement, thèses et controverses sont censées faire avancer la pensée, quand elles ne la font pas régresser. Pour le lecteur non éclairé, tout cela demeure d'un byzantinisme outrancier, souvent difficile à appréhender. Et toutes ces querelles, souvent mesquines et égotiques, rappellent la division faite jadis entre Celtes transalpins et Celtes cisalpins. Une montagne les séparait ! Ils usaient du même idiome. Vérité en deçà, erreur au-delà. L'opinion des Latins leur conférait des qualités différentes : les Cisalpins, volubiles, adoraient parler, alors que les Transalpins ménageaient leurs mots et parlaient par énigmes, maniant l'hyperbole et soucieux de la dramaturgie de leur propos. Ces traits de caractère ont plus ou moins subsisté dans les populations actuelles. Pour conclure, les aléas de la recherche laissent beaucoup d'incertitudes, de faits indémontrables qui suscitent des hypothèses variées, certaines solidement étayées et d'autres totalement farfelues, pour ne pas dire indéfendables. Dans ce fatras qui génère doute ou hostilité, il est judicieux de se documenter et de ne pas céder aux sirènes d'une mode, au mépris des faits.

L'âge du bronze

Rappelons le terme « Celtes historiques », employé justement pour marquer la date à laquelle cette population est entrée dans l'histoire des peuples qui se qualifient de « civilisés ». Hérodote serait le premier à mentionner les Celtes. Strabon, de son côté, donne une dimension géographique à la Gaule qu'il situe entre les Alpes, les îles Britanniques, la péninsule Ibérique. Quant à leur histoire « masquée » car non écrite, débiterait-elle avec l'arrivée des premiers Indo-Européens ? Au tout début, les peuples porteurs de la céramique cordée et les Campaniformes s'inscrivent sur la liste. Ils appartiennent à la mouvance indo-européenne. Suit l'âge du bronze, décrypté lui aussi grâce aux vestiges archéologiques et aux menus indices d'un quelconque changement. A-t-on, ou non, franchi le pas et pouvons-nous, ici, parler désormais de « Celtes » ? Chalcolithique, âge du bronze ancien et moyen s'enchaînent. Le fouilleur recherche des traces de transformation dans les séquences, voire d'interruption, sans vraiment obtenir un résultat convaincant dans le sens d'une hypothèse ou d'une

autre. La rupture se situe-t-elle dans le courant de l'âge du bronze ? Pour certains, l'âge du bronze moyen reste une période calme, interrompue par les bouleversements de l'âge du bronze final, où une expansion allant d'est en ouest se manifeste. Pour d'autres, la fin de l'âge du bronze correspondrait, au contraire, à une ère de stabilité et de prospérité. Objectivement, les données sont contradictoires. Peut-être convient-il également de distinguer les diverses aires géographiques ?

Selon Jacques-Pierre Millotte, l'âge du bronze ancien est tributaire des peuples caucasiens qui diffusent la métallurgie et autres innovations techniques, à moins qu'ils ne se livrent à des intrusions dans l'Europe entière. Des centres, à la périphérie de la Méditerranée, en Grèce, Italie et Espagne, dévoilent un dynamisme, peut-être distinct de celui qui affecte les régions plus nordiques. Y a-t-il ou non renouvellement des populations ? L'âge du bronze moyen s'inscrit dans une continuité sans rupture nette. Deux zones se révèlent fécondes car ce sont des centres métallurgiques importants – l'Europe centrale et les bords de la Baltique. Face à elles, les autres territoires passent pour des parents pauvres, en retrait par rapport à l'expansion de ces deux centres. Ce décrochage sur le plan économique conditionne probablement la suite des événements et l'expansion véritablement celtique.

L'âge du bronze final correspond-il à la première matérialisation de ces peuples dits celtiques ? La plupart des chercheurs l'admettent désormais. Et la culture de Golasecca le démontre. Toujours est-il que cette ère correspond à un gigantesque bouleversement religieux ou alors à un renouvellement significatif de la population. Il semblerait qu'il y ait les témoins d'une continuité dans les établissements et que la piste d'un accroissement démographique substantiel se voit privilégiée. En dépit de la tendance des archéologues à voir une suite ininterrompue entre l'âge du bronze moyen et celui du bronze final, certains faits méritent d'être soulignés : l'afflux massif d'un groupe humain tant en Grèce, Anatolie, Proche-Orient et même en Égypte, que sur les bords occidentaux de la Méditerranée. Force est de constater une anomalie dans le fait archéologique. Jacques-Pierre Millotte propose une vague guerrière au début, suivie d'une autre, plus pondérée, plus stable côté économique. Une telle hypothèse ménage les tenants du « pacifisme » des Celtes et de l'évolution sans heurts des civilisations, et celle de l'apparente réalité – la guerre dans le monde « civilisé ». Si l'on tient à rester objectif, beaucoup d'incertitudes subsistent pour cette période de transformations à l'échelle d'un continent et de ses marges.

Pour certains, l'âge du fer débute avec une péjoration climatique, mais pour la plupart, seule compte la découverte du fer, comme avancée technologique et comme vaste champ d'échanges commerciaux avec les Étrusques, les Phéniciens ou les Grecs. Jacques-Pierre Millotte relativise les faits et insiste sur les bouleversements politiques et économiques, y compris dans des zones lointaines comme la Grèce, qui voit le développement de sa propre civilisation laquelle va avoir un grand impact en Europe. Le premier âge du fer (ou Hallstatt) s'étend sur une aire qui va de l'Espagne à l'Oder, tandis que les cultures de l'âge du bronze final jouent les prolongations dans les régions atlantiques et outre-Manche. Le 2^e âge du fer (ou époque de La Tène) voit les Celtes sortir de l'anonymat d'une vie sans histoire.

Le déroulement de « l'histoire » celte

Enfin les Celtes historiques ! Certes, leur épopée a été écrite par des écrivains issus de peuples belliqueux comme les Grecs et les Romains. Du coup, l'archéologie actuelle réduit la question celte à la période de La Tène, où il est vraiment avéré, selon les auteurs anciens, que les Celtes « font l'histoire » – une certaine histoire, sur les champs de bataille. Certains chercheurs oublient volontiers que la guerre était culturelle chez les Celtes historiques et que ce sont les Indo-Européens qui l'ont généralisée dans le monde connu, aidés en cela par les peuples sémites et les hordes barbares de l'Asie centrale. Jean Guilaine, dans *La France d'avant la France*, rappelle l'usage déterminant du cheval à l'âge du bronze final. Auparavant il était chassé et mangé. Domestiqué entre 4000 et 3000 dans les steppes de l'Asie centrale, il se voit réintroduit, servant à la fois au transport des biens et des gens, permettant une grande mobilité qui expliquerait certaines des variations dans les civilisations. Il arrive en Europe occidentale lors de la période charnière de l'âge du bronze final. On connaît des figurations schématiques de l'animal sur la poterie, mais aussi d'attelages et de chars. Et il ne faut pas oublier les roues de chars, ni ceux-ci, chargés de véhiculer les défunts de renom jusque dans l'Au-delà. Fameuses tombes à char !

Nous ne développerons pas le détail de l'histoire, tel que l'envisageait, en leur temps, Joseph Déchelette ou Henri Hubert, ou siècle par siècle comme le font Vincelas Kruta ou Christiane Éluère. Quelques grandes lignes et un tableau brossent le panorama, dans la mesure où aucun archéologue n'est susceptible de préciser, de façon documentée, si les Celtes arrivent au temps de la préhistoire, à l'âge du bronze, au 1^{er} âge du fer, au 2^e âge du fer – les langues ne laissent pas de vestiges ! Parmi les certitudes, les Celtes « historiques » forment une mosaïque de tribus hétérogènes, ce qui peut expliquer les disparités dans le mobilier archéologique, d'une région à l'autre (et d'une période à l'autre). Sur le plan linguistique, les premiers Celtes apparaissent en Italie. Sur celui des civilisations, tout débute avec la naissance d'une aristocratie guerrière. Des tombes, comme celle de Vix (Hallstatt final), en apportent le témoignage. Ces princes dont la richesse éblouit s'entourent de guerriers et en quelques générations, toute une population part à la conquête du monde connu. Son destin se brise lors de la rencontre avec les troupes de César. Des tribus disparates et impuissantes à s'entendre face à une armée structurée !

Le premier âge du fer dévoile des facettes très variées. D'un côté, les princes de Hallstatt tirent leurs richesses de l'exploitation et du commerce du sel, et sont fascinés par les trésors qu'offrent les pays en bord de Méditerranée. Ils développent un habitat fortifié en bois. Leur art est peu démonstratif, en dehors du cheval et ils



Figure 29. Le cratère en bronze de Vix, pièce maîtresse de la tombe d'une princesse celte, mise au jour en 1953 à Vix en Côte-d'Or. (Musée du Pays Châtillonnais, Châtillon-sur-Seine, photo Peter Northover, <https://fr.wikipedia.org>)

souscrivent à une métaphysique solaire, où le cerf devient le symbole de l'astre diurne. Marseille est fondée vers 600 avant notre ère et cela implique une urbanisation de la Provence, dans des sites fortifiés où la pierre l'emporte. Hécatee de Milet signale alors la « Celtique ». Les vaisselles grecques ou étrusques se répandent au nord des Alpes. Toujours à la même époque et selon Tite Live, des guerriers celtes vont vers l'Orient. Les archéologues contestent ici l'histoire car « ils n'ont pas de preuves » de cette première invasion en direction du Danube. Au siècle suivant, il y aurait une multiplication des groupes régionaux. Comme fait notoire, apparaît l'épée, qui est une arme de cavalier et se substitue au glaive court. Parmi les réalisations artistiques, qui témoignent de la montée en puissance de l'idéologie du héros, citons la statue de prince de Glauberg, ou dans la même veine, le pilier de Pfalzfeld, en Rhénanie.



Figure 30. Saint-Rémy, ville de Glanum : héros en posture assise ; sa cuirasse et sa tunique sont ornées au dos de losanges et de svastikas. (© Myriam Philibert)

La naissance de la civilisation dite de La Tène se situe vers 450 avant notre ère – période très prolifique sur le plan événementiel. Celle-ci serait le fruit d'une mutation, qui toucherait l'élite sociale, plutôt que de l'arrivée de nouvelles populations. La zone méditerranéenne se voit délaissée et le commerce suit les voies alpines. En revanche, peut-être sous la pression démographique, à moins que ce ne soit par appât des richesses, les Celtes dévoilent tous leurs talents militaires. Plutarque évoque le départ de myriades de Gaulois depuis une terre surpeuplée. Deux chefs bituriges, Bellovèse et Ségovèse, et une armée entière s'expatrient vers l'est, à travers la forêt hercynienne que personne n'avait osé franchir, à la recherche de nouveaux territoires. Un autre guerrier



Figure 31. Têtes sur une monnaie boïenne, début du 1^{er} siècle avant notre ère, région de Bratislava, Slovaquie. (Miklós Szabó, op. cit.)

controversé, Brennos, entre dans la légende. Ici, d'aucuns parlent du sac de la cité sacrée de Delphes, alors que d'autres vantent un miracle qui aurait mystérieusement sauvé le sanctuaire et privé les Gaulois de leur butin de guerre. Qui affabule ? C'est en entrant en Italie et en faisant trembler Rome que s'illustre la combativité gauloise. Il y a des coups d'éclats victorieux et de cruelles défaites, dont la fameuse bataille de Télamon qui a vu les derniers chars de combat engagés dans une lutte fatale. Avec ce pays, on constate les paradoxes (et les lacunes) de l'archéologie. Alors que la présence celte est « historiquement » assurée, les vestiges archéologiques correspondants font cruellement défaut. Les peuples de Cisalpine sont les Sénons (à ne pas confondre avec les

tribus vivant près de Sens), les Boïens, les Lingons au sud, les Transpadans, les Taurins, les Lépointiens au nord du Pô et les Cénomans, les Insubres, dont la cité principale est Mediolanon (Milan) et les Vénètes (de Venise), etc. À côté, il n'y a aucune mention des populations transalpines malgré les traces archéologiques ! Toute science a ses imperfections. Des dates émaillent les faits de guerre : un traité de paix conclu en 331, une victoire de Rome en 295 et pour finir, la fameuse bataille de Télamon qui met aux prises 70 000 cavaliers et 700 000 fantassins pour un carnage sans précédent. Les Boïens ont cependant accumulé de formidables trésors de guerre, si l'on en juge d'après leurs sépultures.

Autre fait héroïque, l'invasion des Galates en Asie mineure. Auparavant, Celtes et Illyriens sont partis à la conquête des Balkans et de ce fait, se sont installés durablement dans l'Europe de l'est, puisant dans le lyrisme scythe l'inspiration fantasmagorique de leur art et de leur orfèvrerie – hommes, bêtes et végétaux y deviennent des arabesques extravagantes, ponctuées d'yeux en amande. Des faits historiques significatifs influent sur le destin des hommes – une ambassade gauloise auprès d'Alexandre. Ou la guerre de succession de ce roi prestigieux, qui favorise l'essor du mercenariat gaulois s'expatriant jusqu'en Égypte. Si les Gaulois de l'est sont allés au-delà du Bosphore, ceux de l'ouest ont, eux aussi, marchandé leur talent, à partir de la base d'Ensérune, en Languedoc. Et les historiens classiques brodent sur les combattants gaulois qui se dépouillent de leurs vêtements dans le feu du combat. La nudité rituelle est censée leur procurer une « bonne mort ». Au fil du temps, la garde des princes gaulois est devenue une réalité obsolète et des confréries guerrières entrent en lice, certaines régies par un code d'honneur et les autres motivées par des rémunérations substantielles – une part du trésor pris à l'ennemi. Toujours est-il qu'une fraction importante de l'armée gauloise traverse la Thrace, le Bosphore et forme le noyau des Galates (10 000 hommes d'armes et autant de civils). Ils font souche au cœur de l'actuelle Turquie et se heurtent à l'opposition des cités grecques, elles-mêmes en plein chaos. Ceux qui restent forment

la *Koinon Galaton* (ou communauté des Galates). Ils finissent par être écrasés lors de la bataille des éléphants. Strabon décrit leur organisation – une tétrarchie basée à Drunemeton. Deiotaros prend, en vain, le pouvoir et se proclame roi... d'un royaume qui disparaît avec lui. Les Galates de « la grande expédition » sont originaires d'Europe centrale. Une partie de ce corps expéditionnaire revient à ses bases, ce qui explique le renouveau en population de zones entières comme la Bohême.

La Suisse et le site de La Tène, comme « berceau » culturel de la civilisation celte, ont un rôle essentiel. Voici une plaque tournante sur le plan commercial et probablement culturel. Qu'en est-il de l'apport ethnique ? En réalité, il faudrait rompre avec le schéma simpliste et diffusionniste, initié par Joseph Déchelette. Aucun peuple n'a de lieu de naissance précis, donc d'extension dans une direction ou l'autre. Il en résulte des difficultés d'appréhension du phénomène de dispersion. Pour les périodes archaïques, l'archéologie a tout pouvoir quand elle en définit les lignes directrices. Avec les Celtes, elle suffit à caractériser des groupes, sur le témoignage arbitraire de restes archéologiques eux-mêmes soumis au changement des modes, mais non une population, puisque la langue intervient de manière significative. Il faut admettre que seuls des fragments de la réalité nous sont perceptibles au vu des données à notre disposition. Sur le plan des rites funéraires, la crémation sous tumulus disparaît progressivement au profit de l'inhumation en tombe plate. Dans les faits, des groupes se forment et se défont, privilégiant tour à tour des régions distinctes. Une grande mobilité, dans tous les sens, entraîne des brassages conséquents.

La recrudescence du nombre des soldats devient le moteur du développement des zones méridionales de la Gaule. Ainsi, les Arvernes ou les Allobroges prennent l'ascendant sur leurs voisins ; en Aquitaine, ce sont les Tectosages (ou « les Nomades ») qui ont des visées politiques. Ne détiennent-ils pas un riche butin de 400 tonnes d'argent ? Aucune région n'échappe à l'expansion démographique et d'abondants vestiges archéologiques ont été mis au jour en région parisienne. Réputés pour leur bravoure, les Belges tentent des incursions sporadiques dans les îles Britanniques, et y laissent des témoins magistraux.



Figure 32. Quelques-uns des objets mis au jour dans un dépôt de la région de Winchester, Grande-Bretagne. (British Museum, The Winchester Hoard)

Comme indice, le trésor de Winchester Hoard, composé d'un torque d'or, de bracelets et fibules de même matière, découvert en un dépôt hors de tout contexte funéraire ou domestique mais dévoilant la richesse de quelque personnage de haut rang. Ce type de rituel et le mobilier n'ont rien d'indigène. L'Armorique reste toujours marginale, à l'exception de la découverte d'un casque d'apparat. Tout ce dynamisme se concrétise dans de grands ensembles régionaux.

Au III^e siècle avant notre ère, seule la vallée du Rhône est mentionnée dans les écrits des auteurs classiques. Ils ignorent ce qui se trame dans l'occident celtique. Les campagnes d'Hannibal et sa traversée d'une contrée connue que par ouï-dire jettent quelques lumières sur un contexte jamais dévoilé. Venus des plaines du Danube, les Volques s'installent en Languedoc, chassant ou cohabitant avec les autochtones, un jour venus de la péninsule Ibérique. À partir du II^e siècle avant notre ère, les oppida apparaissent et ont un essor considérable, non seulement dans la région massaliote – les textes en parlent –, mais dans des zones plus excentrées comme la Bohême. Ici, les fouilles révèlent que les Boïens mettent en place un réseau urbain sur des sites inoccupés. Les oppida provençaux font parler d'eux quand la ville de Massalia se plaint d'incursions et que les Romains prennent Entremont (en 121), puis d'autres sites, ce qui fait réagir les riches Allobroges et les puissants Arvernes. La chute des oppida celto-ligures de Provence et l'annexion de la *Provincia* signe le déclin des Gaulois et l'ouverture d'une brèche dans la confiance en leurs potentialités. Il appartient au passé le temps où une confédération de Cimbres, Ambrons, Helvètes et Teutons, taille en pièce les armées romaines dans les environs d'Orange (le 6 octobre 105 avant notre ère). Sauf dans le Midi où les oppida ne sont plus que ruines, ce type d'urbanisation survit à la conquête romaine et 170 d'entre eux deviennent de grandes villes. Le rayonnement culturel de ces périodes s'exprime avec des pièces illustres comme le chaudron de Gundestrup, qui aurait été fabriqué par les Scordisques ou la phalère de Manerbio (Lombardie). Ce pourrait être des cadeaux diplomatiques.

Vient la conquête, César et Rome triomphent. Ce ne seront pas eux qui mettront à mal le celtisme, mais la christianisation. En effet, les villes survivent et les divers peuples, et même les élites continuent à parler leur langue. Il y a des coups durs cependant, quand Claude interdit le druidisme et oblige la Gaule à vénérer les dieux romains. Ce ne sont pas des inscriptions votives ou des textes magiques qui vont entretenir le flambeau linguistique. Avec le repli des îles, l'Irlande voit sa place se tracer, son rôle artistique s'affermir, bien que certains archéologues affirment qu'il n'y a jamais eu de pénétration celte dans cette contrée. En 392, le christianisme devient religion d'État. Voici venue la mort de la langue gauloise et le triomphe du latin – langue de l'Église. Viennent des heures sombres. La Bretagne romanisée tremble sous la pression anglo-saxonne, ce qui renforce le sentiment d'identité « bretonne ». On ne parle plus de « Celtes ». Pourchassés, ces groupes gagnent des territoires peu habités comme la Cornouaille, le pays de Galles ou l'Armorique – « le pays qui côtoie la mer ».

Les particularismes régionaux

Toute une mosaïque de peuples compose la Gaule. L'expansion maximale de la civilisation celtique englobe l'Asie mineure, l'Europe occidentale et centrale, le nord de l'Italie et de l'Espagne, et l'Allemagne. Mais à la différence des Latins, les Gaulois n'ont jamais constitué un « État », encore moins un empire. Un manque de cohésion, un goût prononcé du particularisme local les définit. En dehors d'une langue commune, bien que divisée en dialectes, rien ne les rassemble. Les confédérations existent le temps

d'un déplacement ou d'un conflit. Il est difficile de fixer précisément l'installation de telle ou telle tribu sur le sol de la Gaule, car la réalité a fluctué au cours du temps. De grandes subdivisions avec quelques spécificités partagent l'immense territoire où ils se sont exprimés : l'Orient des Galates, la Bohême des Boïens, l'Italie ou Gaule cisalpine, le Midi des Celto-Ligures, l'Helvétie et le berceau de La Tène rayonnant largement, l'Atlantique et les Bretons ou encore la péninsule Ibérique des Celtibères.

Actuellement, les données fournies par l'archéologie demeurent incertaines et, pour brosser un tableau de la Gaule, les seuls renseignements dont nous disposons proviennent d'un document présenté au sénat romain, après la mort d'Auguste. Il comporte 305 noms. En fait, il suffit d'en retenir une soixantaine, car la plupart constituent des sous-groupes. Les peuples gaulois apparaissent divisés en unités composites, plus ou moins vastes, qui se forment et se disloquent au gré des alliances ponctuelles ou des nécessités de la guerre. En définitive, la meilleure image que l'on ait de la Gaule (sensu stricto) est celle du temps de César. Malheureusement, elle reflète une réalité partielle, à un moment précis de l'histoire. Quant aux fluctuations des peuples gaulois, au gré du temps, elles demeurent difficilement quantifiables.

Débutons avec le berceau, si berceau il y a. La Suisse subit des changements avec l'intrusion probables d'aventuriers celtes, évoquée plus haut. Y a-t-il ou non arrivée massive de Celtes venus des zones danubiennes, vers la Suisse et l'Allemagne actuelles ? Y a-t-il évolution sur place des cultures précédentes ? Ce cœur a les Alpes pour ancrage, mais des déplacements de populations ou de groupes sont à noter dans les régions avoisinantes. D'Helvétie, les tribus diffusent vers l'est de la Gaule et forment un grand agrégat défini par ses données ethnoculturelles. Les Belges émergent de cet ensemble. La Champagne, un temps dépeuplée, voit l'arrivée de petits groupes qui finissent par former ce que César nomme les Belges, soit quinze peuples (selon Strabon) ; pour César, ils sont d'origine germanique, mais il n'a jamais su établir une distinction entre le phrasé de la langue gauloise et celui des Germains. Les Celtes des zones frontalières se rangeaient, sur un plan politique, tantôt avec les premiers et tantôt avec les seconds. Sur le plan physique et sur le plan culturel, des ressemblances existaient à cette époque. Ultérieurement, les Germains sont devenus, souvent, les ennemis des Gaulois. Tous étaient d'excellents cavaliers. Depuis ce point de départ, se pose la question du peuplement gaulois dans les îles Britanniques. Il y aurait eu un afflux de migrants guerriers ou, plus simplement, les Belges seraient venus compléter un tissu ethnique encore lâche.

Entre 400 et 300 avant notre ère, les Gaulois arrivent des Alpes et colonisent toute l'Italie du nord, en plusieurs étapes. Ainsi, ils entrent dans l'histoire, pour les peuples connaissant l'écriture. Cependant, la culture de Golasecca, antérieure à ce phénomène, pose la question du véritable début de la civilisation celte, puisque ces populations parlent déjà cet idiome. À partir de l'Allemagne, les Gaulois envahissent simultanément l'ensemble de la France et le nord de l'Italie. Ce serait une deuxième vague de pénétration celte. Quelques historiens anciens parlent d'une grande armée qui extermine tout sur son passage alors que les archéologues actuels préfèrent une intrusion sans heurt. Comme certains des territoires conquis sont déjà très peuplés, les

populations autochtones sont (probablement) soumises ou asservies. Les vainqueurs n'ont pas laissé beaucoup de vestiges dans la péninsule italique, ce qui intrigue les chercheurs. Ils s'installent solidement dans le nord de l'Italie et constituent une menace permanente pour Rome, d'autant plus que des incursions ont lieu jusqu'au sud du pays. Dès 290, les Gaulois d'Italie sont considérés comme constituant un état à part entière, jusqu'à ce que Rome finisse par les soumettre peu à peu. Cela n'empêche pas l'afflux de bandes perturbatrices et il faut attendre 191 avant notre ère pour que la Cisalpine soit intégrée définitivement dans le giron romain.

« Donc, entre la forêt hercynienne, le Rhin et le Main, les Helvètes, plus loin les Boïens, deux nations gauloises ont occupé le pays. Le nom de Bohême subsiste encore et témoigne de l'antiquité de l'histoire des lieux, bien que les habitants aient changé. » (Tacite, *Germanie*.)

Bohême et Moravie sont deux régions complémentaires, traversées par la mythique « voie de l'ambre ». Voici deux complexes avec, au nord, les champs d'urnes lusaciens et des Germains probables, et au sud, les ancêtres directs des Celtes, se rattachant culturellement à l'Allemagne. La zone se révèle très riche en vestiges archéologiques et ceux-ci témoigneraient, au vu des fouilles les plus actuelles, de l'absence de changements brutaux, si ce n'est l'émergence des Boïens au V^e siècle avant notre ère. Ils semblent issus des populations indigènes, se contentent de renouveler quelques éléments culturels, la poterie, le mobilier funéraire et surtout adoptent la longue épée des cavaliers. La forteresse de Zavist témoigne de l'instauration d'un pouvoir centralisateur. Ainsi, les Boïens vont faire trembler successivement l'Italie, les Balkans puis l'Orient. Les approches plus anciennes font état d'une dynamique différente. Selon elles, l'expansion gauloise s'est produite dans plusieurs directions différentes en même temps et l'Italie n'est pas seule concernée. Dans le bassin moyen du Danube et la Hongrie actuelle, des établissements gaulois s'installent, colonisant le cœur de l'Europe. De là, une expédition se dirige vers la Macédoine et la Grèce, puis traverse le Bosphore pour former le noyau galate.

En 278 avant notre ère, le roi Nicomède fait appel aux troupes gauloises, probablement à celles qui sont cantonnées en Grèce. Malheureusement en 270, les éléphants de l'armée syrienne écrasent la cavalerie celte. Pourtant, elle conserve une solide réputation de puissance et inspire la terreur en Asie. Ainsi, les tribus s'implantent, faisant payer un lourd tribut aux cités grecques pour ne pas les détruire. Ce groupe oriental, installé sur les bords méridionaux de la mer Noire et dans le centre de l'actuelle Turquie, à côté des Phrygiens, prend le nom de Galates. Ils préservent leur langue, tout en l'écrivant en caractères grecs. De cette contrée orientale, ils rapportent des fruits et plantes exotiques, dont la pomme qui va devenir le symbole du paradis – Avalon, l'île aux pommes – dans les îles Britanniques. L'effet de l'hellénisation a pour conséquence de donner aux Celtes, le goût de l'or. Ainsi la monnaie fait son apparition, d'abord peut-être dans les montagnes anatoliennes.

Que dire des Celto-Ligures ? Habitant le Midi méditerranéen, ils constituent, eux aussi, un groupe à part dans cet ensemble hétéroclite. La Ligurie est le point de départ d'une

civilisation riche et évoluée, bien avant celle de La Tène. Demeure la question : sont-ils Indo-Européens ou non ? Sur le plan linguistique, il reste si peu d'éléments probants que l'on doit se remettre à l'évidence. Ils apparaissent en tant que peuple lors de leur fusion avec les Celtes et leur idiome disparaît alors. Ils ont une solide habitude de l'habitat fortifié de hauteur et si leur culture se police au contact des Grecs de Marseille, ils développent leurs propres réalisations – des portiques voués au culte tribal et héroïque, une statuaire. Si elles paraissent singulières, voire originales, elles s'intègrent totalement dans le fonds gaulois. La civilisation celto-ligure naît du mélange de trois composantes – la langue gauloise, l'habitat ligure et le génie artistique grec.

Et dans l'Espagne actuelle, que se passe-t-il ? Des bandes gauloises repoussent les Ibères et occupent leur territoire. Or, les ceux-ci semblent appartenir à la mouvance celtique si l'on en juge par la toponymie. Ainsi deux couches de noms de même origine tendent à se superposer. Dès le IV^e siècle, le terme de « Celtibère » paraît indiquer la fusion ethnique et linguistique des deux. Les Celtibères et les Hispano-Gaulois ne participent pas aux guerres puniques entre les Carthaginois et Rome, si ce n'est à titre individuel comme mercenaire. Tous sont devenus agriculteurs et sédentaires. La guerre les intéresse beaucoup moins, d'autant plus que les Gaulois d'Italie commencent à subir des revers de la part de Rome. Plus prosaïquement, les Celtes d'Ibérie représentent un casse-tête pour les chercheurs car la langue est attestée par des inscriptions et les auteurs anciens, mais il n'y a aucun canevas cohérent. Il faut remonter au temps des Champs d'urnes pour espérer une solution, les Proto-Celtes ; il existe, en effet, un noyau de locuteurs celtes installé ici de longue date. De plus, Hérodote affirme que les Celtes sont originaires de l'ouest de l'Europe. Personne n'a tenté d'infirmer ou de valider cette thèse, qui remettrait bien des schémas en question. La langue celtibère laisse une abondante documentation ; le terme d'ibère a une connotation plus géographique qu'ethnique. Une longue série de conflits avec Rome implique une floraison de *castros* ou habitats fortifiés – ils existent dès l'âge du bronze – et d'*oppida*. Malgré leur position excentrée, les Ibères font preuve d'un grand dynamisme. Le commerce des minerais et métaux suit la voie atlantique. Ils se singularisent par des manifestations monumentales zoomorphes ou des statues en pied de guerriers.

Les îles Britanniques : Celtes ou Bretons ?

Comme le reste de l'Europe occidentale, les îles Britanniques connaissent une même succession d'invasions, avec parfois un certain décalage chronologique. Les Belges arrivent vers 400 avant notre ère en Grande-Bretagne et vers 350-300 en Irlande. D'aucuns prétendent qu'il y a eu évolution sur place des populations du mésolithique, arrivées vers 7500 avant notre ère. On ignore tout de la linguistique de cette époque. Force est, pourtant, de constater l'apport de nouveaux types humains avec les Campaniformes. Et de nouvelles langues ? Pourquoi le légendaire irlandais ferait-il état de cinq arrivées successives d'ethnies différentes qui, peu à peu, éliminent les Foimoiré (les autochtones ?) ? En ce qui concerne l'Armorique, certains faits méritent

d'être soulignés, selon Yannick Lecerf. Il n'y a pas de césure entre l'âge du bronze et celui du fer. L'habitat isolé domine, mais l'insécurité pousse les habitants à creuser de multiples souterrains-refuges. Pourtant, et en accord avec les propos de César, les noms des peuples « bretons », dont les Vénètes, sont « celtes ». L'Armorique offre aussi une spécificité – les lechs. Ces stèles aniconiques, sans relation avec les piliers oghamiques d'Irlande, plus tardifs, doivent leur étymologie à la langue gauloise (*lecca* = stèle). Dans le sud de la Grande-Bretagne, de redoutables *Hillsforts* sont une expression locale de l'habitat fortifié, commun à tous les peuples en guerre. Ils sont présents en parallèle avec les vrais oppida. Les noms d'Albion (Grande Bretagne) et d'Ierné (Irlande) sont celtes. Ils représentent une strate linguistique probablement venue lors de la séparation de la langue celte des autres langues indo-européennes. La Bretagne insulaire et l'Irlande sont les derniers bastions celtes ou plus exactement « bretons ». Il y a un farouche attachement au mot gaulois *prитай*, qui donne aujourd'hui *Britain* et signifie « breton ». La langue bretonne s'est distinguée du gaulois dans les premiers siècles de notre ère, probablement, à la faveur d'un repli sur elle-même. Rome et les Bretons : voici un sujet épineux. L'Irlande n'est pas conquise et conserve langue et tradition. Elle connaît l'association territoire et récit mythologique. L'insularité, la maîtrise des mers et du commerce maritime renforcent le sentiment de puissance et de singularité ethnique, d'où l'exacerbation du sentiment « breton ». En opposition, l'exogamie et le multilinguisme peuvent expliquer la vaste diffusion de la civilisation celte sur l'ensemble de l'Europe. Le courant occidental serait moins dynamique, ce qui expliquerait le repli des populations vivant sur la façade atlantique. Le mouvement celte, en dépit de la réticence de certains archéologues, se révèle du type colonisateur.

Pour conclure, en Grande-Bretagne, nul n'emploie le mot celte, en dehors des mouvements néo-druidiques ou du New Age. *Ancient Breton* est le terme consacré par l'usage. Les archéologues anglais refusent toute intrusion et se réclament d'une population indigène évoluant sur place. Pourquoi y a-t-il donc, d'une part des langues appartenant à la mouvance celte actuellement, et d'autre part nombre de vestiges linguistiques celtes dans la toponymie ? Strabon est le premier à distinguer Celtes et Bretons. Faut-il admettre l'hypothèse de Celtes apparus antérieurement à la définition de base du mot ? La question de la protolangue demeure irrésolue, ce qui fausse l'appréhension globale de la question.

Histoire des Celtes en quelques dates

• Données de l'archéologie :

- 3000 - 2500 : fin du néolithique – derniers monuments mégalithiques – début de l'âge du bronze – premiers Indo-Européens
- 1700 : âge du bronze moyen – sépultures princières sous tumulus
- 1200 : âge du bronze final – champs d'urnes, mode de la crémation
- 1000 : 1^{er} âge du fer ou Hallstatt

• Entrée dans l'histoire :

- 700 : 2^e âge du fer ou époque de La Tène : « Celtes historiques »
- 387 : les Bituriges assiègent et prennent la ville de Rome
- 368 : premiers mercenaires celtes combattant en Grèce
- 355 : Celtes dans la plaine du Danube – ambassadeurs celtes auprès d'Alexandre le Grand
- traité de paix d'une durée de 30 ans avec Rome
- 295-283 : incessantes batailles entre Celtes et Romains, victoire romaine
- 280-279 : campagnes celtes contre la Grèce et sac de Delphes par les troupes de Brennos
- 278-270 : les Galates investissent l'Asie Mineure, fondent un royaume qui est finalement défait par la Syrie
- 277-213 : fondation d'un royaume celte en Thrace
- 265 : révolte des mercenaires celtes à Mégare
- 241-237 : révolte des mercenaires celtes à Carthage
- 225 : défaite des Gaulois à Télamon
- 222 : défaite des Gésates qui ont envahi l'Italie, Milan est prise et la Gaule cisalpine, sous le joug de Rome
- 221 : Hannibal vainc les Celtibères
- 205 : Rome conquiert l'ensemble de la péninsule Ibérique
- 192 : soumission des Insubres et des Boïens à Rome
- 185 : mercenaires celtes au siège d'Abydos
- 154 : première campagne romaine contre la Gaule transalpine et les Celto-Ligures
- 125-124 : deuxième campagne en Provence et chute de l'oppidum d'Entremont
- 121 : défaite des Arvernes et des Allobroges
- 120-110 : premières invasions germaniques
- 105 : les Cimbres, les Teutons, les Helvètes, les Ambrons battent les Romains à Orange
- 80 : constitution d'un royaume arverne, sous l'égide de Celtil
- 58 : les Helvètes envahissent la Gaule et César les vainc près de Bibracte
- 57-56 : campagnes de César contre les Belges, puis les Vénètes et première expédition en Bretagne insulaire
- 52 : victoire de Vercingétorix à Gergovie, puis reddition des Arvernes et des Eduens à l'issue du siège d'Alésia – instauration de la « paix romaine »
- 25 : la Galatie devient une province romaine
- + 43 : soumission de la Bretagne insulaire
- + 61 : soulèvement des Celtes contre les garnisons romaines à Londres
- + 77 : campagne d'Agricola dans l'île de Bretagne – seuls le pays de Galles, le nord de l'Écosse et l'Irlande demeurent indépendants
- + 261-268 : empire celtique de Postumus, en Espagne et Grande-Bretagne
- + 383-388 : le celtibère Maxime est proclamé empereur par ses troupes, des Bretons insulaires
- + 392 : sous Théodose, le christianisme devient religion d'État
- + 395 : chute de l'empire romain – des Celtes de Grande-Bretagne reviennent en Armorique.

V. CELTES ET CELTOMANIE ACTUELLE

Les Celtes ne se sont pas éteints avec la conquête romaine. Avec ténacité, la langue s'est maintenue dans les campagnes jusqu'au moyen âge, où le latin a fini par l'emporter, tandis que le langage vernaculaire se transformait peu à peu en de nouveaux idiomes ; l'amalgame du latin et du gaulois allait donner naissance, en France, aux langues d'oïl et d'oc ; ou en Armorique, au vieux-breton, ancêtre des dialectes bretons actuels. Sur le plan des civilisations, comme le remarquent avec justesse les archéologues, tout évolue sans heurt et aucun vestige patent de « guerre » n'est manifeste, en dehors des textes latins. Parfois, les fouilles dévoilent des traces de destruction, comme dans le site sacré de Roquepertuse. Rome laisse son empreinte dans l'urbanisme, dans la construction individuelle et même dans le goût du luxe qu'elle sait communiquer aux élites. Peu à peu, l'entité « celte » se voit mise sous le boisseau, condamnée à végéter d'abord, puis à se transformer en une nouvelle civilisation. Une page d'histoire a été tournée. Adieu les victoires éclatantes, les vastes zones où les Celtes allaient tantôt vers l'est et tantôt vers l'ouest au gré des vicissitudes de la vie ou de leur humeur belliqueuse. Une cruelle défaite efface des dizaines de victoires éclatantes et voici la lente descente dans les oubliettes du temps. Place à l'empire romain conquérant. L'ethnie n'en disparaît pas pour autant, mais les brassages de populations ont (déjà) une ampleur sans pareille. Dès lors, qui peut revendiquer une « celtitude » absolue ? Celui qui parle encore le gaulois. La langue demeure le seul bien, le seul contact, la seule identité.



Figure 33. L'oppidum de Roquepertuse. (© Myriam Philibert)

En effet, le fonds culturel appartient au vainqueur qui impose sa marque. Ce ne sont pas tant les détails de la vie quotidienne, la vaisselle ou les objets usuels, qui changent ; ce sont les croyances et les mentalités, et là, la perte se révèle irréparable. En réalité, l'esprit celte s'est maintenu tant que les bardes, puisque les druides avaient été éradiqués par l'empereur Claude, ont pu et su jouer leur rôle de baladins, de conteurs, de continuateurs de la tradition. Epona, montée sur sa jument, était devenue une « déesse » du panthéon romain et les manifestations cosmiques avaient reçu un nom bien latin et le titre de « dieu ». Cependant, la mentalité celte demeurait irréductible à la mentalité latine. Si les langues étaient proches, un fossé se creusait dans l'appréhension de la vie qu'avaient les deux peuples. L'art, pourtant si riche, fastueux, inventif, s'était rapidement plié au moule du triomphateur, surtout dans les zones méridionales. Une part de la dimension analogique véhiculée par des réalisations propres au génie celte avait été dégradée, car si les Romains sont de bons techniciens, la symbolique leur est étrangère et demeure rudimentaire. Par exemple, la statuaire gauloise a gagné en réalisme, tout en perdant son particularisme. Certes, des sites sacrés comme Glanum (*Glanon* en gaulois) ont, vaille que vaille, tenté de maintenir une transmission druidique. Pour un temps !

L'esprit celtique et sa métaphysique se devaient d'entrer dans la clandestinité. Seul l'empereur, en étant déifié, devenait immortel. Adieu les héros, sauf dans l'épopée. Le faste à la romaine permettait, pour les nantis, d'oublier les raisons identitaires. C'est avec du pain et des jeux que Rome calmait la populace. Or, rien n'est éternel et le bel empire chute en 476. Les Celtes, alors, avaient trop goûté à la civilisation romaine pour revendiquer leur autonomie et leur identité. Coup dur plus magistral encore (et antérieur) : le christianisme devint religion d'État, en 392. Tout d'abord Constantin se convertit, ce qui n'engage que lui (en 337). Il existe des passerelles entre les croyances chrétiennes et celtes, en ce qui concerne l'immortalité de l'âme. Ainsi, la nouvelle religion offre quelques belles images pour les plus naïfs, et une splendide opportunité pour les bardes irlandais – le pays n'ayant pas connu la romanisation. Cependant, cette culture exogène, importée, parfois avec une rare violence, allait durablement semer la confusion dans le monde occidental, car elle contribuait à la perte d'identité du celtisme. On revenait à une situation comparable à celle du fondement du néolithique où une poignée d'étrangers imposait sa culture. Ce que Rome n'avait pas trop osé faire – s'en prendre aux lieux de cultes ancestraux –, le christianisme n'avait aucun scrupule à détruire et éradiquer. Ce nouveau culte triompha du druidisme plus sûrement que la vindicte de Claude. Dès lors, que restait-il d'une brillante civilisation ? Des bribes de langues dans des contrées marginales et un riche fonds légendaire. Un jour, pourtant, une culture est re-née de ses cendres... Aujourd'hui, vivace, elle propose une alternative à ceux qui sont las des turpitudes actuelles.

Survivances celtes dans le monde romanisé

La romanisation n'efface pas l'héritage celte. Des pièces maîtresses sont à verser à ce dossier celte et dans le domaine des arts, le pilier des Nautes à Paris ou la statuaire d'orichalque trouvée en région parisienne. Le premier réalise un compromis entre un



panthéon « à la romaine » et des divinités proprement gauloises, presque issues du fond des âges. Mars, Mercure, Jupiter, Castor et Pollux, Vulcain forgeron côtoient Cernunnos masqué, Smertrios le bon frappeur, le mystérieux Esus, dont le nom signifie « Très bien » et la déesse. D'autres trouvailles s'ajoutent à la liste comme la statue d'orichalque ou plus exactement de laiton de Saint-Maur-en-Chaussée (Oise). Voici un guerrier en pied, porteur d'une cuirasse, d'un bouclier et d'un torque. Il a été trouvé dans l'enclos d'un *fanum* en bois, probablement érigé à une date antérieure à la conquête romaine, mais repris et agrandi ultérieurement. Cette pièce démontre toute la technicité des fondeurs gaulois. Le fameux « dieu de Bouray » (Essonne) paraît encore plus emblématique du génie celtique dans la disproportion de ses formes. Une tête altière et impassible sur un long cou et un torse large et haut se greffent sur des jambes minuscules. L'homme est assis en tailleur comme les héros antiques, attestant des valeurs toujours actuelles de l'héroïsme.

Pour sa part, l'Irlande perpétue la tradition des stèles aniconiques connues dès l'âge du fer. Puis vont émerger les fameux piliers oghamiques qui usent d'un alphabet neuf, fait d'encoches, et narrent les mérites de défunts de renom. Ce dernier n'a aucune source assurée. Il met en œuvre un type de calendrier qui pourrait remonter au néolithique, avec des strates linguistiques étrangement récentes. L'Irlande conserve sa langue ancestrale qui évolue peu à peu au cours du moyen âge.

Figure 34. La maquette du Pilier des Nautes. (Musée de Cluny, photo Marsyas)

Le chaudron d'immortalité

Selon le légendaire irlandais – celtique ou breton, il est vain de faire la distinction –, cette île détient quatre trésors préservés dans les îles du Nord du monde : la pierre de Lia Fal qui confère la royauté (terre) ; la lance de Lug-longue-main, le successeur de Leucetios le lumineux (air) ; l'épée de Nuada (feu) et le chaudron du Dagada (eau). Ce merveilleux récipient a, lui-même, trois fonctions. La première se révèle matérielle car il contient une nourriture inépuisable et/ou les boissons d'éternité ; la seconde confère l'inspiration au vate et la magie au druide ; quant à la troisième, elle engage le niveau spirituel et la quête de l'immortalité. Il est curieux de constater que ce simple récipient, issu des gobelets campaniformes, a eu une existence symbolique longue et complexe. Aujourd'hui encore, la bande dessinée vante les mérites d'un chaudron magique dont les prouesses enchantaient déjà les anciens Gallois. La sorcière Kerridwen y faisait

bouillir des simples et celui du géant Bran conférait l'immortalité. Et une tradition irlandaise se focalise sur une mystérieuse coupe, précieusement conservée dans les contrées de l'Autre monde.

Subissant quelques altérations, le chaudron perd en volume et devient coupe. Outre son rôle de vase à boire ou à libation, celle-ci reçoit deux acceptions, et le ternaire celtique est sauté. Elle détient la vérité et confère la royauté. Si l'on ment, elle se brise et il faut avouer la vérité pour qu'elle reprenne sa forme initiale. Quant à la souveraineté, elle était l'apanage des femmes dans l'Irlande ancienne. La reine, incarnation de la Déesse, conférait le pouvoir à son époux. Désormais, cette dignité est transférée vers la coupe. Conn-aux-cent-batailles, valeureux héros et roi fameux, se retrouve dans le *Sidh* (l'Autre monde) à converser avec le dieu Lug et il se voit offrir cet objet prestigieux. Progressivement, l'on en arrive au Graal qui fait le bonheur du début du moyen âge.

Voilà l'objet qui permet aux traditions celtique et chrétienne de trouver une voie fusionnelle. Au départ, même s'il a l'aspect d'un calice, le récipient conserve ses fonctions celtiques. Le légendaire gallois évoque sans aucun émoi Peredur (= Perceval) témoin d'une scène où une femme baigne dans une cuve un cadavre. L'homme se redresse plein de vie ! Une scène analogue figure sur le chaudron de Gundestrup. Le même héros a le privilège de voir une lance qui saigne, une tête coupée sur un plateau et le Graal, dont il ignore le sens symbolique. Il n'a pas une seule interrogation à propos de ce qu'il découvre. En fait, il faut arriver aux romans du XIII^e siècle pour que Graal devienne le mystérieux récipient paré d'un prestige prodigieux en lien avec le Christ, et qui a fait fantasmer toute l'élite médiévale. Ces transformations successives se révèlent exemplaires de ce que le cours de l'histoire peut remodeler et modifier pour l'intégrer dans un nouveau légendaire. Peut-être avons-nous là l'image simple du concept d'évolution sans heurt que l'archéologie actuelle défend âprement à propos du celtisme ? Arthur, obscur chef de guerre breton en lutte contre les Saxons, devient un légendaire roi qui s'illustre en initiant une

chevalerie émérite, centrée sur une table ronde et une quête du Graal. La littérature médiévale prolonge et renouvelle les thèmes et clichés traditionnels du mythe celtique, comme le démontre la vogue pour les romans arthuriens. Désormais, les héros sont devenus chevaliers, ce qui ne les empêche pas de trancher les têtes et de soumettre le maximum d'hommes rencontrés en leur demandant de faire allégeance au roi.



Figure 35. La légendaire Table ronde du roi Arthur (en réalité réalisée en 1522) exposée dans le Great Hall de Winchester, Grande-Bretagne. (Winchester Castle, photo © Jacques Gossart)

Le néo-druidisme

Au temps de la renaissance, on assiste à un timide retour aux sources celtiques, les antiquités grecques et romaines faisant fureur. Puis, au XVII^e siècle, revient l'engouement pour ce passé totalement occulté. Stonehenge interpelle John Audrey qui lui consacre un ouvrage (*Templa druidum*). Voici le grand moment où l'on attribue aux druides la construction des monuments mégalithiques. Le passé celte surgit de ses cendres et suscite un intérêt grandissant. Suite à cette première impulsion, on redécouvre, un siècle plus tard, la langue. Pour sa part, John Toland revitalise et remet au goût du jour le druidisme. Le 22 septembre 1717, le libre penseur irlandais John Toland réunit à la taverne du Pommier, à Londres des délégués des comtés du Royaume-Uni, d'Irlande et d'Armorique, pour former une fédération de « bosquets ». Voici l'*Ancient Druid Order*. Peu après, en 1781, l'anglais Henry Hurle fonde l'*Ancient Order of Druids* et le gallois Iolo Morganwg regroupe quelques-uns de ses compatriotes pour célébrer au soleil, le jour même du solstice d'été 1792 la première *Gorsedd* – un cercle de pierres, avec au centre une dalle et une épée. Au même endroit, pour l'équinoxe d'automne, il organise une nouvelle assemblée. Désormais, le néo-druidisme est instauré. On renoue, sous une forme totalement nouvelle, avec des traditions ancestrales où le cercle de pierre joue un rôle important. L'essence du druidisme et de la tradition celtique est-elle retrouvée ? Dans l'esprit de ces hommes du XVIII^e siècle, mais probablement pas dans la reconstitution historique des cérémoniaux antiques. Comment retrouver des gestes, des mots, des attitudes disparus depuis des siècles ? Cependant, l'esprit identitaire celte surgit du passé pour se forger un avenir. Avant tout, celui-ci passe par la langue. Est-elle vivante, morte ou moribonde ? L'idiome originel, le gaulois, fondu avec le latin, a donné vie aux langues romanes actuelles. Outre-Manche, ceux qui dérivent du gaélique ont également évolué.



Figure 36. Stonehenge, lieu de rassemblement emblématique des adeptes du néo-druidisme.
(© Jacques Gossart)

La celtomanie actuelle

La préservation de l'identité linguistique (présente) demeure le but d'une part des groupes actuels issus de ce mouvement de sympathie à l'égard de ses origines. La reconstitution de la langue d'origine ou la seconde vie qui lui est insufflée par le maintien des langues dérivées actuelles permet de lutter contre la disparition totale d'une culture ancestrale, face à l'uniformisation générale. D'autres usent de rites – hélas réinventés –, qui ne valent que par leur état d'esprit. Actuellement sévit une celtomanie qui, souvent, n'a aucune résonance avec le celtisme véritable. Le folklore et les festivités panceltiques font revivre des traditions populaires médiévales (voire bien postérieures) mais n'ont plus rien à voir avec les Celtes du temps de la Gaule chevelue. Des passéistes ou des traditionalistes voudraient faire revivre une époque qui n'a plus cours. Les instruments de musique actuels n'ont rien de commun avec les carnyx qui échauffaient les guerriers sur le champ de bataille et effrayaient l'adversaire. Seule la harpe module des sons qui s'inspirent d'un passé lointain. D'un côté, les archéologues font revivre des sites anciens avec des moyens techniques sophistiqués. De l'autre, quelques fervents idéalistes entretiennent langues et une (pseudo) tradition dans le but de résister aux ravages de la mondialisation. Celles-ci appartiennent au tronc breton, lui-même issu du gaulois, ou irlandais. D'autres encore multiplient les tentatives de reconstitution, mais le sens initial des symboles s'estompe au fil du temps, remodelé par l'évolution. Les vocables désignant les rouelles, les triscèles ou les svastikas ont été réintroduits à une date récente.

On oublie volontiers que la dynamique de la vie suppose le renouvellement perpétuel. Que nous sert-il d'opposer Walpurgis (le début de l'année chez les Celtes orientaux et le déferlement des forces obscures à la même date), à Beltaine en Occident, devenu Halloween, et qui correspond à la fête des esprits et au début de l'année chez les Celtes occidentaux ? Moins axé sur des débordements populaires, qui tentent d'actualiser des festivités sans aucun lien réel avec la tradition, certains auteurs comme Mara Freeman proposent de vivre l'année au rythme des antiques saisons celtes, modifiées en huit moments (au lieu de quatre) avec des rituels à effectuer dans la Nature. Et l'on peut aller plus avant dans la démarche jusqu'aux pratiques quelque peu magiques de la Wica. Tout cela semble compassé et sans grande spontanéité. Jadis, les Celtes pratiquaient la transe, mais se livraient également à des rites définis par leurs druides et que l'on est bien en peine, aujourd'hui, de restituer. Retrouver l'esprit celtique ne se limite pas à tenter d'en reconstituer la lettre ! Les manifestations actuelles sont un compromis entre un celtisme mal digéré et une nostalgie purement folklorique.

Bibliographie

- *Archéologie de la France antique : dossier Cultes et sanctuaires en France à l'âge du fer*, Gallia, t. 60, éditions du C.N.R.S., 2003.
- *Avant les Scythes, préhistoire de l'art en URSS*, éditions de la réunion des musées nationaux, 1979.
- *Des rites et des hommes : les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*, éditions Errance, 2011.
- *Les Indo-Européens, dossier d'archéologie*, n° 338, 2010.
- *Les représentations humaines du néolithique à l'âge du fer*, éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, 1993.
- *Parlez-vous gaulois ? L'archéologue*, n° 59, 2002.
- *Protohistoire du sud de la France*, Documents d'archéologie méridionale, t. 27, 2004.
- ABÉLANET Jean, *Signes sans parole*, Hachette, 1986.
- AMBELAIN Robert, *Les Traditions celtiques*, 1945, éditions Dangles, 1977.
- ANATI Emmanuel, *La civilisation du Val Camonica*, Arthaud, 1960.
- BAILLOUD G. et MIEG DE BOOFZHEIM P., *Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen*, Picard, 1976.
- BAUDET Jean C., *Curieuses histoires de la pensée*, Jourdan éditions, 2011.
- BENOÎT Fernand, *Entremont*, la Pensée universitaire, 1957.
- BENOÎT Jérémie, *Le chamanisme en Eurasie*, Berg International éditeurs, 2010.
- BERTRAND Alexandre, *Nos origines – La religion des Gaulois, les druides et le druidisme*, 1891-1897, réédition Jean de Bonnot, 1994.
- BONNARDIN Sandrine, HAMON Caroline, LAUWERS Michel, QUILLIEC Bénédicte (dir.), *Du matériel au spirituel – réalités archéologiques et historiques des « dépôts » de la préhistoire à nos jours*, éditions APDCA, 2009.
- BOUCHET René et Claudine, *Mission des druides*, Guy Trédaniel éditeur, 1997.
- BREKILIEN Yann, *La Mythologie celtique*, éditions du Rocher, 1993.
- BRIARD Jacques, *Mythes et symboles de l'Europe préceltique, les religions de l'âge du bronze (2500-800 AV. J.-C.)*, éditions Errance, 1987.
- BRUNAUX Jean-Louis, *L'univers spirituel des Gaulois, Art, religion, philosophie*, Archéologie Nouvelle, 2015.
- BUCHSENSCHUTZ Olivier (dir.), *L'Europe celtique à l'âge du fer, VIII^e – I^{er} siècles*, Nouvelle Clio, P.U.F., 2015.
- CAMPS Gabriel, *La Préhistoire, à la recherche du paradis perdu*, Librairie académique Perrin, 1982.

- CAUWE Nicolas, DOLUKHANON Pavel, KOZLOWSKI Janusz, VAN BERG Paul-Louis, *Le Néolithique en Europe*, Armand Colin, 2007.
- CHILDE V.G., *L'Europe préhistorique*, Payot, 1949, 1962.
- CLEBERT Jean-Paul, *Provence antique, t. 1*, Robert Laffont, 1966.
- CRUBÉZY Éric, MASSET Claude, LORANS Élisabeth, PERRIN Franck, TRANOY Laurence, *Archéologie funéraire*, éditions Errance, 2000.
- DAIES Marie-Yvane, *Les Stèles de l'âge du fer dans l'ouest de la Gaule*, Centre Régional d'archéologie d'Alet, 2005.
- DELAMARRE Xavier, *Dictionnaire de la langue gauloise*, éditions Errance, 2003.
- DELAMARRE Xavier, *Noms de lieux celtiques de l'Europe ancienne*, éditions Errance, 2012.
- DEMOULE Jean-Paul (dir.), *La Révolution néolithique en France*, La Découverte, 2007.
- DEMOULE Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Seuil, 2014, 2017.
- DOTTIN Georges, *La Religion des Celtes*, 1904.
- DOTTIN Georges, *La Langue gauloise, grammaire, textes et glossaire*, 1918.
- DOTTIN Georges, *Les Celtes*, Minerva, 1977, 1980.
- Druide PIER U'I et druide KADITH, *Druides, mages du XXI^e siècle*, L'Or du Temps, 1985.
- DUMÉZIL Georges, *Mythe et épopée, t. 2*, Gallimard, 1968, 1971.
- DUMÉZIL Georges, *L'idéologie tripartite des Indo-Européens in Mythes et dieux des Indo-Européens*, Flammarion, 2011.
- ÉLUÈRE Christiane, *L'Europe des Celtes*, Gallimard, 1992.
- ÉLUÈRE Christiane, *L'Art des Celtes*, Citadelles et Mazenod, 2004.
- FAUDET Isabelle, *Les temples de tradition celtique*, éditions Errance, 2010.
- GIMBUTAS Marija, *The Living Goddesses*, University of California, 1999.
- GOBLET Eugène, comte d'Aviella, *La migration des symboles*, 1891, éditions Louis Musin, 1983.
- GOUDINEAU C., GUICHARD V., KAENEL G. (dir.), *Celtes et Gaulois, l'archéologie face à l'histoire, 6, colloque de synthèse*, Bibracte 12/6, 2010.
- GRAVES Robert, *Les Mythes celtes, la déesse blanche*, Faber and Faber, 1948, éditions du Rocher, 1979.
- GUILAINE Jean, *La France d'avant la France, du néolithique à l'âge du fer*, Hachette, 1980.
- GUILAINE Jean (dir.), *Le Chalcolithique et la construction des inégalités, t. 1, le continent européen*, éditions Errance, 2007.
- GUILAINE Jean (dir.), *Sépultures et sociétés, du néolithique à l'histoire*, éditions Errance, 2009.
- GUYONVARC'H Christian-J. et LE ROUX Françoise, *Les Druides*, éditions Ouest-France, 1986.

- GUYONVARCH Christian-J. et LE ROUX Françoise, *La civilisation celtique*, Ouest-France 1990, Payot, 2001.
- HAUDRY Jean, *La religion cosmique des Indo-Européens*, Arché, 1987.
- HUBERT Henri, *Les Celtes et la civilisation celtique*, la Renaissance du livre 1927, Albin Michel, 1968.
- HUBERT Henri, *Les Celtes et l'expansion celtique*, la Renaissance du livre 1937, Albin Michel, 1974.
- KORUTI Muzafer, À propos de l'ethnogenèse des Illyriens, *Iliria*, 1, 1982.
- KRUTA Venceslas, *Les Celtes, histoire et dictionnaire*, Robert Laffont, 2000.
- LAMBERT Pierre-Yves, *La Langue gauloise*, éditions Errance, 1997.
- LEBEDYNSKY Iaroslav, *Les Indo-Européens*, éditions Errance, 2006.
- LECERF Yannick, *Bretons et Celtes*, Feuillages éditions, 2017.
- LE ROUX Françoise et GUYONVARCH Christian-J., *La Souveraineté guerrière de l'Irlande*, éditions Yoran, 2016.
- LETURMY Michel, *Dieux, héros et mythes*, le Club français du livre, 1958.
- MARKALE Jean, *La femme celte, mythe et sociologie*, Payot, 1972.
- MARKALE Jean, *Le druidisme, traditions et dieux des Celtes*, Payot, 1985.
- MARTIN Henri, *Histoire de France*, t. 1, Furne, 1865.
- MERLIN Stone, *Quand Dieu était femme*, 1976, l'Étincelle, 1989.
- MICHEL Aimé, CLÉBERT Jean-Paul, *Légendes et traditions de France*, Encyclopédie Planète, 1968, Denoël, 1979.
- MILLOTTE Jacques-Pierre, *Précis de protohistoire européenne*, Armand Colin, 1970.
- MOHEN Jean-Pierre, *Vous avez tous 400 000 ans*, JCLattès, 1991.
- MONARD J., *Dictionnaire de celtique ancien*, Edinbourg, 2000, 2001.
- NÈGRE Ernest, *Toponymie générale de la France*, vol.1, formations préceltiques, celtiques et romanes, Librairie Droz, 1990.
- NICOLAS Alain, COMBIER Jean, *Une écriture préhistorique ? le dossier archéologique de Moras-en-Valloire*, la Mirandole, 2009.
- PAILLER Jean-Marie, Jean-Paul DEMOULE, mais où sont passé les Indo-Européens ? *Pallas, revue d'études antiques* n° 112, 2016.
- PHILIBERT Myriam, Les Temps gaulois, *Actualité de l'histoire mystérieuse*, 1994.
- PHILIBERT Myriam, Héritage celte et gaulois, *Actualité de l'histoire mystérieuse*, 2003.
- PHILLIPS E.D., *Les Peuples de la steppe*, Thames and Hudson 1965, éditions Sequoia 1966.

- PY Michel, *Les Gaulois du Midi*, éditions Errance, 2012.
- RACHET Guy, *Dictionnaire de l'archéologie*, Robert Laffont, 1983.
- RAOULT Michel, *Les Druides, les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, éditions du Rocher, 1992.
- REINACH Adolphe, les Têtes coupées et les trophées en Gaule, *Revue celtique*, 1913.
- REINACH Salomon, *Cultes, mythes et religions*, 5 vol., 1905-1925, réédition Robert Laffont, 1996.
- REZNIKOV Raimonde, *Les Celtes et le druidisme*, éditions Dangles, 1994.
- RIES Julien (dir.), *L'Homme indo-européen et le sacré*, Édisud, 1995.
- RIES Julien, *Symbole, mythe et rite*, Cerf, 2007.
- ROURE Réjane, PRENET Lionel (dir.), *Des Rites et des hommes*, éditions Errance, 2011.
- RUHLEN Merritt, *L'Origine des langues*, 1994, Débats Belin, 1997.
- SMEDT Marc (dir.), *L'Europe païenne*, Seghers, 1980.
- TORQUEAU Stéphane, *Les Celtibères, l'écriture et la langue des Celtes au centre de l'Espagne*, 2016.
- VAN BERG Paul-Louis, Arts mésopotamiens et celtes laténiens : antinomies et interactions culturelles, in *Arts et Symboles du néolithique à la protohistoire*, Éditions Errance, 2003
- VERDIER Paul et BERTIN Georges, *Les Druides, histoire et spiritualité des origines à nos jours*, l'apart éditions, 2012.
- WALLACE C., *La Magie de la Wicca*, éditions de Vecchi, 2004.



*Illustration de page de titre: Le chaudron de Gundestrup.
(Musée national du Danemark de Copenhague, Malene Thyssen,
<http://commons.wikimedia.org/wiki/User:Malene>)*

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy